

[679.]

Moavie tombe malade, & se fait transporter à la mosquée, où il parle en ces termes au peuple assemblé : « Je suis » comme le bled que l'on va moissonner. » Je vous ai gouvernés si long-tems, qu'en » fin nous sommes las les uns des autres, & » charmés de nous séparer mutuellement. » Je surpasse tous ceux qui me succéderont, » comme tous mes prédécesseurs » m'ont surpassé. Quiconque souhaite d'aller à Dieu, Dieu souhaite de venir à » lui. O Dieu ! je souhaite d'aller à vous : » souhaitez aussi de venir à moi ! »

Quand il vit que sa fin approchoit, comme son fils Yézid étoit absent, il fit venir le capitaine de ses gardes & un autre fidèle serviteur, & leur tint ce discours : « Parlez souvent de moi à mon fils, & dites- » lui de ma part : Regardez toujours les » Arabes comme la nation dont vous tirez votre origine ; &, lorsqu'ils vous enverront des ambassadeurs, traitez-les » avec respect & avec bonté. Les Syriens sont vos sujets les plus fidèles ; ménagez-les : ne refusez rien aux villes qui tiennent pour la maison d'Ali, quand elles vous demanderoient chaque jour un nouveau gouverneur ; car il vaut mieux,

» en pareil cas, vous priver du meilleur
 » de vos amis, que de voir cent mille
 » épées tirées contre vous. Je ne crains
 » pour vous qu'Hossein, fils d'Ali; Ab-
 » dallah, fils d'Amer; & Abdallah, fils
 » de Zobéir. Hossein a les Irakiens dans
 » ses intérêts; ils ne cesseront de l'enga-
 » ger à se mettre en campagne. Souve-
 » nez-vous qu'il est votre parent, & homme
 » de grand mérite. S'il tombe jamais en-
 » tre vos mains, ne manquez pas de le
 » renvoyer libre. Efforcez-vous de le fié-
 » chir par vos bienfaits, & n'employez
 » jamais contre lui les voies de la rigueur.
 » Abdallah, fils d'Amer, est un dévôt:
 » s'il n'est point soutenu, il n'osera remuer.
 » Mais Abdallah, fils de Zobéir, vous at-
 » taquera avec la force d'un lion, & la
 » finesse d'un renard. Si jamais vous vous
 » rendez maître de sa personne, ne lui
 » faites aucun quartier. Si cependant il
 » vous offre la paix, acceptez-la, & mé-
 » nagez, autant qu'il vous sera possible,
 » le sang de vos sujets. »

Quelques jours après, Moavie mourut à
 l'âge de soixante & quinze ans, selon
 l'opinion commune. Lorsqu'il eut rendu
 l'ame, un de ses ministres alla à la mos-
 quée, & monta dans la chaire, tenant
 dans ses mains le drap mortuaire du mo-
 narque défunt. Il fit l'éloge du prince;

puis, s'étant mis à genoux, il récita pour lui, conjointement avec le peuple, les prières des morts.

Moavie avoit autant de douceur & d'humanité que de courage. Il se piquoit de clémence, & parloit toujours fort honnêtement de ses ennemis. Il traita avec le plus grand respect Hassan & Hossein, fils d'Ali, & par conséquent ses rivaux. Ces deux princes lui rendoient de fréquentes visites, que le Calife recevoit avec reconnoissance, & qu'il accompagnoit toujours de présens magnifiques. Un jour, il fit porter à Hassan trois cents mille pièces d'or, & quelque tems après, il lui donna encore quatre millions. Après la mort d'Hassan, Hossein continua d'être dans ses bonnes grâces; il lui écrivit souvent; il accompagna même, pour lui plaire, Yérid, son fils, dans quelques expéditions contre les Grecs; & Moavie, sensible à ces marques d'amitié, payoit le fils d'Ali du plus tendre retour. « Les uns, » disoit-il, sont estimés pour leur valeur, » les autres pour leur générosité. Quant » à moi, mon unique ambition est de passer, parmi les Musulmans, pour un prince » qui aime à exercer la douceur & la clémence. » Sa libéralité n'étoit pas moins admirable; & cette royale vertu avoit pour objet ses ennemis même les plus re-

doutables. Il offrit à Aïcha un bracelet estimé cent mille pièces d'or; & la veuve du prophète l'accepta : c'étoit un des moindres présens qu'il avoit coutume de faire. Il fut le premier Calife qui introduisit la maksourah dans la mosquée, c'est-à-dire un lieu séparé & élevé, où le monarque, qui étoit tout-à-la-fois le grand-pontife de la religion & le souverain de l'état, commençoit & entonnoit la prière solennelle, qui est comme l'office public des Musulmans. C'est dans ce lieu-là même qu'il prononçoit au peuple le khôtbah, qui est une espece de sermon. Avant Moavié, on le faisoit toujours après les prières; mais ce prince le fit précéder, de peur d'oublier ce qu'il avoit préparé. Il fut aussi le premier monarque Musulman, qui obligea ses sujets de jurer fidélité à son fils; le premier qui établit des chevaux de poste sur les routes; le premier qui se tint assis en parlant au peuple dans la mosquée, à cause de l'extrême grosseur de son ventre. Il avoit pour devise: «Ma force est en Dieu seul: chaque œuvre a sa récompense.»





Y É Z I D I.

[680.]

A PEINE Yézid se vit-il seul possesseur du trône, qu'il voulut réduire à l'obéissance ceux qui avoient refusé de le reconnoître pour héritier & successeur de son pere. Il craignoit sur-tout Hossein, qui n'avoit pas pour l'empire la même aversion que son frere Hassan avoit marquée. Aussi, lorsqu'il se fut rendu à Damas, & qu'il eut prié sur le tombeau de Moavie, qu'il avoit trouvé inhumé, il commença par écrire au gouverneur de Médine, appelé Valed, la lettre suivante.

» Au nom du Dieu des miséricordes !
 » Yézid, commandant des Fidèles, à Va-
 » led, son émir. Moavie étoit un des ser-
 » viteurs de Dieu : aussi Dieu l'honora
 » & le plaça sur le trône de son prophète ;
 » il étendit sa domination, & l'affermir
 » dans sa dignité. Ce prince ayant vécu
 » le tems qui lui étoit assigné par le dé-
 » cret éternel, Dieu l'a retiré de ce monde
 » pour lui faire miséricorde. Il a vécu
 » chéri de ses sujets, & il est mort pur

» & innocent. Adieu. Obligez absolument
 » Houssein, fils d'Ali, Abdallah, fils d'A-
 » mer, & Abdallah, fils de Zobéir, de
 » me rendre la soumission aveugle qu'ils
 » doivent au chef des vrais Musulmans. »

Ces ordres rigoureux sont pour les Ali-
 des un signal de révolte. Malgré la vigi-
 lance de Valed, Houssein & les deux Ab-
 dallah, suivis de leurs principaux parti-
 sans, cherchent un asyle à la Mecque,
 où leurs clameurs allument dans les es-
 prits la fureur de la guerre. Houssein voyoit
 dans sa faction les deux puissantes villes
 de Médine & de la Mecque. Une foule
 de Musulmans intrépides, & la plupart
 des Coraïscites brûloient de combattre
 pour le faire monter sur un trône qu'ils
 regardoient comme le patrimoine de leurs
 peres. Les deux Abdallah eux-mêmes,
 qui cherchoient plutôt à travailler pour
 leur propre grandeur, que pour celle du
 petit-fils de Mahomet, n'osoient cepen-
 dant agir que pour lui; du moins à l'ex-
 térieur. Ainsi tout concouroit à rendre
 formidable le rival du Calife, lorsque ce
 prince se vit encore flatté de l'espérance
 d'entrer dans Cufa, qui avoit été la ré-
 sidence de son pere & de son frere.

Les Cusiens avoient toujours détesté
 Moavie, qu'ils traitoient de tyran & d'u-
 surpateur. Quand ils apprirent la mort de

ce prince, ils crurent voir alors la fin de leur esclavage, & qu'ils alloient vivre heureux sous le gouvernement d'un prince qu'ils révéroient comme sorti d'une race presque divine. Ils lui envoyerent députations sur députations, pour l'assurer que, dès qu'il paroîtroit dans leur ville, ils lui rendroient leurs hommages, & le reconnoîtroient pour le seul véritable & légitime Calife. Ils l'assurèrent encore, qu'il ne rencontreroit aucune difficulté dans son entreprise, & que tous les habitans du pays étoient prêts à sacrifier, pour venger ses droits, leurs biens, leur liberté, leurs vies.

Hossein, cédant à leurs instances, envoie dans l'Irac Arabique Moslem, son cousin-germain, l'homme de son parti le plus propre à fonder les esprits, & à les porter à se déclarer en sa faveur. Moslem part de la Mecque avec deux guides, qui le conduisent dans un vaste désert où l'on ne rencontroit aucun chemin. L'un des guides meurt de soif; une violente colique enleve l'autre. Moslem, découragé, s'arrête dans cette affreuse solitude auprès d'un ruisseau, & dépêche un courier à son cousin, pour lui exposer le triste état où il se trouve, & lui demander de nouvelles instructions. Hossein, déterminé plus que jamais à profiter de la

bonne volonté des Cufiens, lui commande de poursuivre sa route vers Cufa ; & que, s'il trouve les choses disposées comme on le leur avoit dit, il se mette à la tête d'un corps d'Irakiens, afin de dissiper tous ceux qui s'opposeroient à ses vues. Moslem, rassuré par la résolution d'Hossein, arrive à Cufa. Il expose d'abord secrètement l'objet de sa commission à des gens de confiance. Il en répand les bruits sourds de côté & d'autre ; & l'affaire est conduite avec tant d'adresse, que les partisans d'Ali se trouvent assurés de dix-huit mille hommes, avant que Noman, gouverneur de Cufa pour Yérid, en ait la moindre connoissance. Moslem fit aussitôt porter cette agréable nouvelle à Hossein, & lui jura qu'il ne manquoit plus que sa présence pour le placer sur le trône de ses peres.

Cependant Noman apprend, avec une surprise mêlée de la plus vive douleur, le grand crédit d'Hossein, & les rapides progrès de son parti : pour prévenir la discorde civile, il court à la mosquée, monte en chaire, & fait aux citoyens un discours pathétique, dans lequel il les exhorte à demeurer tranquilles, à ne point innover, à se rappeler les sermens d'obéissance qu'ils avoient prêtés au fils de Moavie. « Je ne commencerai point l'injure,

» ajouta-t-il ; je ne leverai point le pré-
 » mier l'étendard de la guerre : mais, par
 » le Dieu du prophète ! si quelqu'un ose
 » m'attaquer & se révolter contre le com-
 » mandant des Fidèles, je jure que je ne
 » cesserai de le combattre qu'en cessant de
 » vivre. »*

Tandis que le foible Noman s'efforçoit de contenir par la douceur les Cusiens dans le devoir, Yéزيد le dépouilloit de son gouvernement, pour le donner au fameux Obéïdalla, fils du célèbre Ziad. Le nouveau ministre arrive sur le soir à Cufa. Sa tête étoit couverte d'un turban noir, semblable à celui que portoient ordinairement Houssein. En passant, il saluoit le peuple, & le peuple le saluoit à son tour, en l'appellant l'apôtre de Dieu ; car on le prenoit pour le petit-fils de Mahomet, que l'on attendoit à tout moment. Mais les citoyens sont bientôt détrompés : un des soldats qui accompagnoient le nouveau gouverneur, leur dit : « Rangez-
 » vous, c'est l'émir Obéïdalla. » Ce seul mot les remplit de terreur ; &, dès ce moment, le parti d'Houssein conçoit les plus funestes présages.

Obéïdalla étoit un de ces hommes rares, qui, du premier coup d'œil, faisoient tout le système d'un projet, & distinguent les moyens les plus sûrs de le
 faire

faire échouer. Remarquant avec surprise qu'une union ferme & secrète lioit les conjurés aux mêmes intérêts, & que ce sentiment avoit tant de force dans le cœur des partisans d'Hossein, que ni l'espoir des récompenses, ni la crainte des supplices ne pourroient les engager à dévoiler le plan de la conjuration; il crut que la trahison seule & l'artifice le conduiroient à cette connoissance qu'il lui importoit si fort d'acquérir. Il donne trois mille pièces d'or à l'un de ses domestiques, & le charge d'aller trouver le député d'Hossein, sous prétexte de se déclarer en faveur de ce prince. Moslem s'étoit logé dans la maison d'un conjuré; tous les jours il y recevoit les suffrages d'une foule d'habitans. Le domestique du gouverneur s'y rend avec les autres; dit qu'il est Syrien, & qu'il vient prêter serment au petit-fils du prophète. On le croit; on l'inscrit sur la liste des conjurés; &, pour opérer une conviction plus parfaite de sa prétendue sincérité, l'adroit valet donne une partie de ses trois mille pièces d'or afin d'acheter des armes; & remet cette somme entre les mains d'un homme que Moslem avoit chargé de recevoir tout l'argent que les partisans fourniroient pour cet objet. Il demeura quelques jours avec eux, jusqu'à ce qu'il eût pris une connoissance suffi-

An. Arabes.

L



fante de leur situation, & vint ensuite raconter à son maître tout ce qu'il avoit appris.

Pendant qu'Obéïdalla se disposoit à profiter des découvertes de son valet, les conjurés formoient le dessein de le poignarder. Moslem changeoit souvent de quartier, afin de mieux cacher ses démarches. Un jour qu'il logeoit chez Charic, l'un des premiers citoyens de Cufa, on apprit que le gouverneur devoit venir visiter ce personnage, qui, pour lors, étoit dangereusement malade. Hani, homme puissant & l'un des conjurés, propose à Moslem de saisir cette occasion pour se défaire d'Obéïdalla. Le député d'Hoffein y consent. On convient qu'il se postera dans un coin de la chambre, & qu'il tuera le ministre du tyran, au moment que le malade demandera de l'eau. Le gouverneur arrive, accompagné de Hani même, dont il ne se défioit point, & d'un domestique. Après quelques instans de conversation, Charic demande de l'eau; c'étoit le signal du meurtre d'Obéïdalla: mais, tout-à-coup, la crainte s'empare de Moslem. Il n'ose agir. La servante, qui apportoit de l'eau, l'apperçoit dans un coin, & demeure interdite. Charic, ennuyé de ces longueurs, crie à haute voix: «Apportez-moi de l'eau, quand

« elle devoit me causer la mort. » Ces paroles, & l'air déconcerté qui régnoit dans la maison, inspirent des soupçons au gouverneur : il se retire. Quand il fut parti, Charic & Hani demandent de concert à Moslem pourquoi il n'a pas massacré Obéidalla comme ils en étoient convenus : « Hélas ! leur répondit-il, que » voulez-vous que je vous dise ? J'ai lu » dans l'Alcoran : la foi condamne le meur- » tre. Un fidèle ne doit pas tuer un homme » au dépourvu. Cette vérité, enseignée » par le prophète, a désarmé mon bras. »

Hani est arrêté par ordre du gouverneur, qui lui demande ce qu'est devenu Moslem. « Je ne connois pas cet homme, » répond Hani. » Obéidalla fait aussitôt paroître ce domestique qui s'étoit fait inscrire au nombre des conjurés ; & Hani, convaincu, se contente de dire, pour se justifier, que Moslem étoit venu chez lui sans y avoir été invité. A ces mots, le gouverneur furieux lui décharge un si grand coup de sa masse d'armes sur le visage, qu'il le blesse. Hani se saisit de son épée pour tuer le gouverneur : on l'arrête, on le conduit en prison. Les Arabes de sa tribu, craignant pour ses jours, s'assemblent en tumulte, environnent le palais d'Obéidalla, & menacent d'y mettre le feu,

si l'on ne délivre leur concitoyen. On les appaise; ils se dissipent. Cependant Moslem, apprenant le danger de son ami, se met à la tête de quatre mille hommes, & vient investir le château. Le péril étoit grand: mais le gouverneur, par son adresse, n'eut pas de peine à conjurer l'orage. Il envoie dans la ville des gens distingués, & qui avoient de l'autorité parmi le peuple. Ces émissaires représentent aux habitans, combien ils ont tort de vouloir s'exposer eux-mêmes pour une pareille cause. Ces remontrances ont un effet soudain: les Cusiens ouvrent les yeux sur l'incertitude de l'évènement, & commencent à désertir les uns après les autres. Moslem, toutefois, persistoit dans sa résolution. Une femme l'appelle, & lui dit de se retirer, s'il ne veut point se repentir d'une audace aveugle & téméraire. En effet, en un moment, il voit son armée réduite à trente soldats, avec lesquels il prend la fuite. Il se cache d'abord dans la ville; & sur le soir, il sort de Cusa, sans avoir seulement un guide pour diriger sa route. Il erre long-tems dans les plaines & dans les ténèbres. Enfin, il apperçoit une maison isolée; il s'en approche: il frappe. Une vieille femme, qui attendoit son fils de la campagne, vient lui ouvrir.

Moslem lui demande un peu d'eau, lui dit son nom ; & , par l'espoir d'une grande récompense, l'engage à lui donner une retraite. L'infortuné n'imaginoit pas que cette maison lui seroit funeste. Le fils de sa vieille hôtesse arrive ; voyant que sa mere alloit & venoit, & se donnoit beaucoup de mouvement, il veut en sçavoir la raison. Cette bonne femme, cédant à ses importunités, lui demande le secret, & lui apprend le nom de celui qu'elle a caché, & les espérances dont il l'a flattée. Le jeune homme, qui n'ignoroit pas qu'Obéïdalla avoit promis une grande récompense à quiconque déceleroit Moslem, court aussi-tôt chez le gouverneur pour lui découvrir l'asile de son ennemi. Obéïdalla fait partir sur le champ quatre-vingts cavaliers qui environnent Moslem. Ce vaillant homme surpris, mais non pas découragé, met l'épée à la main, & se défend avec tant de valeur, qu'il repousse trois fois les assaillans. Mais enfin, accablé par le nombre, couvert de blessures, il est arrêté & conduit à la ville. Dans sa route, il se mit à pleurer. Un des cavaliers lui en fit des reproches. « Hélas ! ce n'est pas » pour moi, c'est pour le malheureux » Houssein, c'est pour sa famille infortunée que je verse des larmes. Ils viennent » maintenant à Cufa. Que le Tout-Puiss-

» fant bénisse celui qui empêchera le pe-
 » tit-fils & la famille de son prophète d'ar-
 » river dans cette ville perfide ! » Ce ca-
 valier, touché de ces paroles, courut aussitôt sur la route que devoit prendre Houssein : mais ses peines furent inutiles ; le malheur de ce prince voulut qu'il ne rencontrât pas cet officieux Musulman.

On mena Moslem au château où le gouverneur faisoit sa résidence. Il vit à la porte un grand nombre d'émirs qui attendoient audience. Il en connoissoit plusieurs. Il les pria de lui faire donner un verre d'eau. « Nous ne vous donnerons que du » hamin, répondit l'un deux ; » c'est-à-dire de cette liqueur bouillante qui, selon l'opinion des Musulmans, doit être la boisson des damnés dans l'enfer. Dans ce moment, Obéïdalla parut. Moslem ne le salua point. Comme on s'en étonnoit : » Quand ce seroit Yézid lui-même, dit- » il, je ne me croirois pas obligé de le » saluer, à moins qu'il ne m'accordât la » vie. » Le gouverneur lui reprocha d'être venu à Cufa pour y semer la discorde. » Vous en avez menti, répondit Moslem. » Les habitans de cette province savent » très-bien que votre pere Ziad a exercé » sur eux la plus cruelle tyrannie, & qu'il » a fait mourir les plus honnêtes citoyens » de cette ville. Mais moi, je venois pour

» gouverner les peuples selon la justice,
 » & pour me conformer à la décision du
 » livre de Dieu. » A ces mots, Obéidalla,
 plein de colere, le condamne à perdre
 la tête, ce qui fut exécuté sur l'endroit le
 plus élevé du château. Hani eut le même
 fort ; & le gouverneur fit porter au Ca-
 life les têtes de ces deux personnages, dont
 la mort anéantissoit les espérances d'Hof-
 sein.

Pendant ce prince, suivi de toute sa
 famille, s'avançoit vers Cufa, malgré l'a-
 vis de tous ses amis, à la tête de cent
 cinquante hommes, seules forces qu'il
 avoit pu rassembler, & qu'il croyoit suf-
 fisantes dans une ville soumise. Mais Obéi-
 dalla venoit de renverser son parti ; & cet
 infortuné Musulman, au lieu d'un peuple
 plein de zèle qu'il se figuroit devoir ac-
 courir au-devant de son maître légitime,
 rencontre un corps de mille cavaliers,
 chargés de le combattre. Cette troupe
 étoit conduite par Harro, Cusien af-
 fectionné secrettement pour les inté-
 rêts d'Hossein. Le petit-fils de Mahomet
 côtoyoit les rives de l'Euphrate : ses
 gens ayant été puiser de l'eau dans ce
 fleuve, pour eux & pour leur chevaux,
 il leur ordonna d'en faire part à ses en-
 nemis. Il vouloit les gagner par cette dé-
 marche honnête. Il s'aboucha même avec

leur chef; il lui représenta la justice de ses prétentions: & , pour l'ébranler plus efficacement , il lui montra une liste de cent quarante mille personnes prêtes à suivre ses ordres. « Je n'ai point de part à » tout cela , lui répondit Harro : mais » j'ai reçu ordre , dès que je vous aurois » joint , de vous mener droit à Cufa , » en présence d'Obéïdalla , fils de Ziad. » Houssein repliqua qu'il mourroit plutôt que d'y consentir. En même tems il voulut s'éloigner ; mais Harro l'enveloppa , & lui ferma tous les passages. Cette conduite pénétra de douleur le malheureux prince : il exhala sa colere par cette imprecation commune aux Arabes : « Puiffe » ta mere se voir privée de toi ! — Si » quelqu'autre que vous , répond Harro , » m'avoit parlé de la sorte , je sçaurois » bien l'en punir. Quant à votre mere , je » ne dois la nommer qu'avec les plus grandes marques de respect. » Puis , prenant un ton plus doux , il conseilla à Houssein d'attaquer ses ennemis : au lieu que , s'il osoit les attendre , il périroit infailliblement. « Mon ami ! reprit le prince , je » ne crains pas la mort. »

Houssein continua sa route , toujours accompagné de Harro & de ses mille cavaliers qui l'observoient de toutes parts. Ils arriverent enfin dans une vaste plaine , ap-

pellée Kerbela, voisine de Cufa. Dans ce lieu, le prince s'arrêta pour laisser prendre quelque repos à sa fuite, & pour se délasser lui-même de ses fatigues. Durant son sommeil, il vit un cavalier qui lui disoit ces mots : « Les hommes voyagent de nuit, & les destinées s'avancent aussi vers eux pendant la nuit. » Ce songe l'éveilla tout-à-coup : il le prit pour un présage de sa mort prochaine ; &, dans un pieux enthousiasme, il s'écria : « Nous appartenons à Dieu, & nous retournerons à lui. »

Tandis que le petit-fils de Mahomet voyoit grossir l'orage qui devoit fondre sur sa triste famille, Obéidalla faisoit marcher quatre mille hommes afin d'effectuer ses craintes. Amer, qui les conduisoit, refusa d'abord cette commission, & demanda du tems pour se déterminer. il consulta ses amis, qui tous s'efforcèrent de l'en détourner. Son neveu même lui dit : « Gardez-vous bien de marcher contre » Houssein : ce seroit vous révolter contre » le Seigneur. Il vaudroit mieux pour vous » perdre l'empire de l'univers, que de paroître devant Dieu chargé du sang de » ce prince. » Amer fut touché de ces remontrances, mais les menaces du gouverneur triomphèrent de ses scrupules ; il se

joignit à Harro pour accabler le rival du Calife.

Dès qu'il fut arrivé dans la plaine de Kerbela, il fit demander au prince ce qui l'avoit amené à Cufa. « Les Cufiens » eux-mêmes, répondit Houssein; j'ai cédé » à leurs instances. Mais, puisqu'ils ont » changé de sentiment à mon égard, je » ne demande qu'une chose, c'est la li- » berté de retourner à la Mecque. » Amer fut ravi d'apprendre la disposition où étoit le prince, & dit qu'il espéroit que Dieu lui feroit la grace de n'être pas obligé de combattre contre la famille du prophète. Il en instruisit Obéidalla; mais cet intraitable gouverneur ne laissa au malheureux Houssein que le choix de se soumettre au Calife Yézyd, ou de combattre jusqu'à la mort. Houssein avoit avec lui ses freres, ses sœurs, ses femmes, ses deux fils en bas âge, toute l'espérance de la maison d'Ali. Son courage, ou, si l'on veut, son désespoir, ne lui permit pas de dérober au fer du vainqueur tant de précieuses victimes; il aima mieux affermir la race des Omniades sur le trône de son aïeul, en lui livrant tous ceux qui pouvoient le lui disputer, que de la reconnoître, par un consentement, même forcé, pour la famille de ses maîtres.

Amer, qui obéissoit malgré lui aux ordres rigoureux du gouverneur de Cufa, fit, pour attaquer Houssein, des dispositions aussi combinées, que s'il eût eu à combattre une armée nombreuse & formidable. Il connoissoit l'héroïque valeur du prince & de tous ceux qui vouloient mourir, pour ses droits. Houssein, de son côté, sçut tirer parti de sa mauvaise position, avec une intelligence & une bravoure dignes d'un fort plus heueux. Affectant cet enthousiasme prophétique, que Mahomet avoit employé avec tant de succès, il alluma dans le cœur de ses cent cinquante compagnons, la fureur de la vengeance; & le desir de périr, en combattant pour la bonne cause. Pendant la nuit qui précéda sa défaite, Amer enveloppa son petit camp. Il étoit alors appuyé sur son épée, & dormoit dans cette posture. Zéïnab, sa sœur, & fille de Fatime, comme lui, allarmée par le bruit des soldats ennemis, vint le réveiller. Il leva la tête; & reconnoissant sa sœur: « O Zéïnab ! » lui dit-il, je viens de voir le prophète: » ô mon fils m'a-t-il dit, tu reposeras bien-tôt avec nous ! » A ces mots, Zéïnab désolée se frappe le visage: « Malheur à nous, s'écrie-t-elle, malheur à nous ! » Houssein, sensible à ces plaintes, mais tou-

jours tranquille : « Pourquoi ces vaines
 » lamentations, lui dit-il ? O ma sœur !
 » que Dieu vous fasse miséricorde ! &
 » gardez le silence. » — Hélas ! reprit
 » Zéïnab, faut-il que je voie la désolation
 » de ma famille ? Faut-il que j'aie vécu
 » jusqu'à ce jour ? Fatime ma mere, Ali
 » mon pere, & Haffan mon frere, sont
 » morts ! Grand Dieu ! que d'afflictions
 » n'ai-je pas effuyées ! & ce n'est point
 » encore le terme de mes maux. » Pro-
 nonçant ces dernieres paroles, la voix
 lui manque ; elle tombe en défaillance.
 Hoffein rappelle ses sens avec un peu d'eau
 froide ; & la voyant un peu remise : « Pour-
 » quoi, ma bien aimée, lui dit-il, pour-
 » quoi vous laissez maîtriser par Satan ?
 » Mettez votre confiance en Dieu, & n'at-
 » tendez que de lui votre consolation. Les
 » habitans de la terre mourront ; & ceux du
 » ciel ne subsisteront pas toujours. Tout ce
 » qui existe périra : l'immuable existence
 » n'appartient qu'au Créateur : c'est ce
 » Dieu de bonté qui rétablira tout, pour
 » rappeler tout à lui seul. Mon pere va-
 » loit mieux que moi ; ma mere valoit
 » mieux que moi ; mon frere valoit mieux
 » que moi ; mais nous avons, eux & moi
 » & tous les Musulmans, un beau mo-
 » dèle dans la personne de l'apôtre de

» Dieu. » Ce discours appaisa la vive douleur de Zéinad , que le prince conduisit dans sa tente.

Hossein étant revenu vers ses gens : « Mes » freres , leur dit-il, les ennemis n'en veulent qu'à moi ; » & il les pria de pourvoir à leur sûreté, & de se retirer, s'ils pouvoient, chacun chez eux. « Non, répondit Abbas son frere, au nom de tous » les autres, nous n'en ferons rien : à Dieu » ne plaise, que nous ayons jamais le malheur de vous survivre. » Ensuite il fit attacher fortement les tentes les unes aux autres, afin qu'elles formassent une espece de haie, pour servir de retranchement à son petit camp. Il fit aussi creuser, pendant la nuit, un large fossé qu'il remplit le matin de matieres enflammées, de sorte qu'il sembloit être défendu par un rempart de feu, que les chevaux refuserent d'approcher. On passa tout le reste de la nuit en prieres ; &, lorsque l'aurore eut rappelé le jour, on se mit de part & d'autre en devoir de combattre.

Avant la bataille, Hossein entra dans une tente, où, s'étant frotté d'huile, il se parfuma copieusement avec du musc. La plupart de ses compagnons l'imiterent. Un d'entr'eux ayant demandé ce que cela vouloit dire : « Ah ! répondit son camarade, nous allons bientôt posséder les

» belles filles aux yeux noirs (*) : il faut
 » seulement pour cela, que les ennemis se
 » jettent sur nous & nous tuent. » Ensuite
 le prince monte à cheval ; &, prenant l'Al-
 coran devant lui, il s'avance vers les siens,
 & les exhorte à faire leur devoir. Puis s'a-
 dressant à Dieu : « Seigneur ! dit-il, vous
 » êtes mon refuge dans toutes mes peines,
 » & mon espérance dans toutes mes af-
 » flictions. » Il fit mettre à cheval son fils
 Ali ; &, se tournant vers ses gens : « Mes
 » amis, leur dit-il, si vous voulez m'é-
 » couter, & soutenir avec valeur mes in-
 » térêts, vous me rendrez la justice qui
 » m'est dûe, & le seigneur bénira votre
 » zèle. Mais si vous refusez de me suivre,
 » agissez ouvertement, & exécutez au
 » plutôt contre moi ce que vous avez ré-
 » solu. Dieu, qui nous a donné son Al-
 » coran, est mon protecteur & le père de
 » tous les gens de bien. O mes amis ! con-
 » fidez en vous même s'il ne vous est

(*) Entre plusieurs belles choses que Maho-
 met promet à ses sectateurs dans son paradis,
 il leur donne pour épouses de jeunes filles, qui
 resteront toujours vierges, qui seront chastes &
 modestes, qui ne vieilliront point, qui auront de
 grands yeux noirs, & qui seront en un mot
 d'une beauté accomplie. Elles sont appelées dans
 le texte Arabe de l'Alcoran, Hour, c'est-à-dire
 filles aux beaux yeux noirs.

» pas plus avantageux, pour l'autre vie,
 » de m'avoir pour votre Calife, moi qui
 » suis le petit-fils de votre prophète,
 » qu'Yézyd, qui n'est qu'un usurpateur.
 » L'apotre de Dieu a dit, en parlant de
 » moi & de mon frere Haffan, que nous
 » étions les chefs de la jeunesse du para-
 » dis. Je n'avance rien que de vrai, &
 » vous devez me croire. Par le grand
 » Dieu ! depuis que je me connois, je n'ai
 » jamais dit un mensonge sérieusement :
 » car l'Eternel déteste le mensonge. Si
 » vous ne me croyez pas, interrogez les
 » compagnons du prophète ; ils vous di-
 » ront la même chose. » Dans ce mo-
 » ment, quelqu'un lui demanda ce qui l'a-
 » voit empêché de suivre le conseil de ceux
 » qui vouloient lui persuader de renoncer
 » au Califat ? « A Dieu ne plaise, répon-
 » dit-il, que j'abandonne ainsi lâchement
 » mes droits. J'aime mieux mourir, que de
 » ramper devant un tyran injuste & cruel. »
 Il parloit encore, lorsqu'on vit arriver Harro
 à la tête de trente cavaliers. Ce Musul-
 man, touché de repentir d'avoir empêché
 l'évasion d'Hossein, venoit offrir ses ser-
 vices à ce prince, & périr avec lui. Hos-
 sein le reçut avec bonté, & le combla
 de bénédictions.

Amer donne le signal du combat. Avant
 la mêlée, plusieurs cavaliers des deux par-

tis se firent des défis mutuels, où les guerriers d'Hossein remportèrent toujours l'avantage. Enfin on en vint aux mains. Moslem, fils d'Auffagiah, fut le premier des partisans d'Ali, qui reçut la mort. Hossein, le voyant blessé, courut à lui; le pleura, & recueillit ses derniers soupirs. Hobéib, ami de ce guerrier, se trouvoit auprès de Moslem lorsqu'il expiroit. Il lui représenta qu'il étoit sur le point d'entrer en paradis: « Si je n'étois pas sûr de vous » suivre au plutôt, ajouta-t-il, je me chargerois avec plaisir d'exécuter vos dernières volontés. » Moslem lui répondit, d'une voix mourante, en lui montrant Hossein: « Ma dernière volonté est que » vous mourriez pour cet homme. » On ne pouvoit attaquer le camp du prince que par son front, qui présentoit une entrée fort étroite. Amer voulut y faire mettre le feu; mais Hossein & ses soldats écartèrent les ennemis. Ils s'en vengerent par une grêle de flèches qui blessa tellement les chevaux, que tous les cavaliers furent démontés, & réduits à combattre à pied. L'acharnement fut terrible jusqu'à l'heure de midi, moment que les sectateurs de Mahomet ont coutume de consacrer à la prière. Hossein fit demander une suspension d'armes pour s'acquitter de ce pieux devoir. Elle lui fut accordée.

Après

Après ce court instant donné à la religion, la bataille recommence avec plus de fureur. Malgré la plus vigoureuse résistance, tous les soldats d'Hossein sont taillés en pièces; ce prince, presque seul, survit à tous les siens: environné d'ennemis, aucun d'eux cependant n'ose le frapper; le respect retient leurs bras: à la fin, un Syrien, plus hardi que les autres, lui décharge son épée sur la tête. Le casque du prince en est ensanglanté. Il essuie lui-même son sang, & se bande la tête avec son turban; puis, épuisé de lassitude, il va s'asseoir à la porte de sa tente, & prend sur ses genoux un de ses neveux. Cet enfant l'embrassoit; il est tué entre les bras de son oncle: « Mon enfant, lui » dit Hossein, ta récompense est auprès » de Dieu: tu vas trouver tes pieux ancêtres. » Ensuite, remplissant sa main du sang de cette innocente victime, il le jette contre le ciel, en disant: « O mon » Dieu! si vous nous refusez votre secours, accordez-le du moins à ceux qui » sont meilleurs que nous, & punissez les » méchans! » En finissant cette prière, il se jette, tête baissée, au travers des ennemis; frappant à droite & à gauche; & de quelque côté qu'il porte ses coups, on voit les guerriers d'Yérid fuir devant lui, comme de timides agneaux devant

un lion furieux. Il triomphoit, lorsqu'une troupe de cavaliers tombe tout-à-coup sur lui, & lui donne la mort.

Ainsi périt Houssein, à l'âge de cinquante-cinq ans : prince digne de sa naissance & de ses grands projets, & qu'on eût compté au nombre des héros & des bons rois, s'il eût été plus fortuné. Musulman sincère, la piété tendre qui l'animoit le rendoit industrieux sur les moyens de payer au souverain Être le tribut d'adoration & de reconnoissance que lui doit tout ce qui existe. Tous les jours en vingt-quatre heures, il se prosternoit mille fois devant Dieu ; & il fit vingt-cinq fois le pèlerinage de la Mecque, qu'un bon Musulman n'est obligé de faire qu'une seule fois dans sa vie. Il manifesta dès son enfance ces religieux sentimens. On rapporte qu'un jour il demanda à son père s'il l'aimoit. Ali lui répondit qu'il l'aimoit tendrement. « Aimez-vous Dieu ? » reprit le jeune prince. — Assurément, dit le Calife. — Mais deux amours ne peuvent pas se rencontrer dans un même cœur, » continua Houssein, & Dieu n'a pas donné deux cœurs à l'homme. » A ces mots, Ali fut attendri, & l'on dit même qu'il pleura. Le jeune Musulman, touché des larmes de son père, voulut le consoler : « Si vous aviez à choisir, lui dit-il,

» entre le péché d'infidélité envers Dieu,
 » & ma mort, que feriez-vous? — Je
 » choisirois plutôt de vous livrer à la mort,
 » que d'abandonner ma foi. — O mon
 » père! vous pouvez connoître, par cette
 » marque, que l'amour que vous avez pour
 » moi n'est qu'une tendresse naturelle,
 » & que celui que vous portez à Dieu
 » est un véritable amour.»

Un Cufien, nommé Haula, fut chargé
 de présenter au gouverneur de Cufa la tête
 d'Hoffein. Cet homme se rendit aussi-tôt
 à la ville; mais, ayant trouvé le château
 fermé, parce qu'il étoit nuit, il s'en alla
 dans sa maison avec la tête du prince; &
 s'étant couché à côté de sa femme, il lui
 dit qu'il lui apportoit la plus grande ra-
 reté du monde. Cette femme, ayant appris
 ce dont il s'agissoit, fut faisie d'horreur:
 » Monstre, lui dit-elle, les autres hom-
 » mes font à leurs épouses des présens qui
 » les flattent, & toi, tu oses m'apporter
 » la tête du petit-fils de l'apôtre! Je le
 » jure par le grand Dieu! je ne veux plus
 » désormais ni coucher ni vivre avec
 » toi.» A l'instant elle saute hors du lit,
 & prend la fuite. Haula appelle une au-
 tre de ses femmes. Elle fut également
 frappée; & son imagination, remplie
 d'idées funèbres, la priva du sommeil, &
 lui fit croire qu'elle voyoit sortir une vive

lumière de l'endroit où étoit posée la tête d'Hossein, autour de laquelle voltigeoient sans cesse des oiseaux-blancs, dont le plumage lançoit des étincelles.

Dès qu'il fut jour, Haula, malgré les visions de son épouse, alla porter à Obéidalla ce présent qui devoit bien lui plaire. Dès que ce ministre l'aperçut, il la frappa sur la bouche avec son bâton. Un vieux Musulman, témoin de ces outrages, ne put les dévorer en silence. » Malheureux, lui dit-il, cesse de frapper indignement des lèvres sur lesquelles j'ai vu l'apôtre de Dieu attacher les fiennes. » Après avoir assouvi sa fureur sur ces tristes restes d'un prince qu'il haïssoit, le gouverneur se rendit à la mosquée, & fit ce discours au peuple : « Loué soit Dieu, qui a fait connoître clairement la vérité, & ceux qui la suivent ! » Il vient d'assister Yézid, le véritable commandant des Fidèles ; il vient de renverser le projet du menteur, fils du menteur, je veux dire d'Hossein, fils d'Ali, & de ses partisans. » Ces paroles irritèrent au dernier point ceux qui restoient à Cufa du parti d'Ali ; & plusieurs d'entr'eux se leverent dans ce moment avec indignation. Un aveugle surtout, ancien Musulman, qui s'occupoit depuis le matin jusqu'au soir à prier Dieu

dans la mosquée, manifesta sa pieuse colère. A peine Obéïdalla eut-il cessé de parler, qu'il s'écria : « O fils du cruel » Ziad ! le menteur, fils du menteur, c'est » vous-même & votre pere ; c'est Yézid » qui vous a établi gouverneur, & son pere. » « O fils du cruel Ziad ! vous faites mourir » les enfans des prophètes, & vous parlez » comme les gens de bien. » Ce zèle trop libre fut bientôt après puni de mort.

De tous ceux qui avoient accompagné Houssein, il n'y eut que ses sœurs Zéïnab & Fatime, quelques-unes de ses femmes, & ses deux enfans, nommés Ali & Amrou, qui survécurent à sa défaite. Obéïdalla les envoya à Damas, après les avoir dépouillés de tout ce qu'ils avoient de précieux.

Quand Yézid apperçut ces tristes restes d'une famille si illustre & si respectable, quand il vit la tête d'Houssein & le misérable état où ses déplorables parens étoient réduits, il ne put retenir ses larmes ; & dans l'excès de sa douleur, il s'écria : « Malheureux Houssein, si je t'avois eu en » mon pouvoir, je ne t'aurois pas fait » mourir ! Que Dieu maudisse le barbare » Obéïdalla ! Si ce ministre sanguinaire » eût appartenu à cette pauvre famille, » l'auroit-il traitée d'une manière si indigne ! » Le Calife respecta les sœurs d'Houssein comme devoient l'être les peti-

tes-filles de Mahomet , malgré les reproches sanglans dont elles l'accablèrent : il épargna même l'enfance des fils de son rival. Comme il délibéroit dans son conseil sur ce qu'il devoit en faire, plusieurs l'exhorterent à ne pas fouiller son règne par le meurtre de deux innocentes victimes , dont le sang étoit vénéré par tous les Musulmans. Un ministre d'Yéزيد s'éleva vivement contre cette opinion ; & , tirant de sa poche un petit instrument d'acier qui servoit à couper les ongles : » Seigneur, dit-il au Calife, ceci suffit » aujourd'hui pour terminer l'affaire importante que nous traitons. Si l'on dif- » fere , le sang de plusieurs millions d'hom- » mes ne la terminera pas. » Ce cruel avis paroissoit d'autant plus fondé, que la haine des enfans d'Hossein se manifestoit à toute heure. Yéزيد , ayant vu le jeune Amrou qui querelloit son fils , enfant du même âge , dit en riant au petit-fils d'Ali : « Vou- » drois-tu te battre avec mon fils ? -- Vo- » lontiers , répondit l'enfant avec viva- » cité , fais-nous donner à chacun un cou- » teau. » Ce jeune lion annonçoit déjà aux ennemis de sa maison , toute la haine qui a tant éclaté entre les Musulmans des deux partis. Mais ces dispositions ne changerent rien à la conduite d'Yéزيد , qui traita constamment la famille d'Hossein

comme les ames généreuses doivent traiter les infortunés. Il les renvoya tous à Médine, après les avoir comblés de présens & d'honneurs; &, lorsqu'il les congédia, il dit à Ali, l'ainé des fils de son rival: « Que Dieu maudisse Obéidalla! » Si votre pere étoit tombé entre mes mains, je lui aurois accordé toutes les conditions qu'il auroit souhaitées, & j'aurois fait tout mon possible pour lui sauver la vie, même aux dépens de celle de mes propres enfans; mais Dieu en a décidé de la maniere que vous avez vu. Ecrivez moi de tems en tems, & soyez assuré que je serai pour vous tout ce que vous desirerez. » Il leur prodigua tous les secours capables d'adoucir leur malheur; &, pour assurer leur retraite, il leur donna une escorte. L'officier qui la commandoit, traita ces infortunés avec tant de respect & d'égards, que Zéinab & Fatime, pénétrées de reconnaissance; voulurent lui faire présent des bijoux qui leur étoient restés du pillage. Le capitaine Syrien les refusa modestement; & accompagna son refus de cette généreuse réponse: « Si j'avois agi par des vues temporelles, une chose de bien moindre valeur que vos bijoux, auroit été pour moi une récompense suffisante.

» Mais mon unique objet a été de plaire
 » à Dieu, & de respecter la proximité
 » du sang qui est entre vous & son pro-
 » phète. » Les Perfans, & tous ceux qui
 suivent la secte d'Ali, comptent Houssein
 & Ali, son fils aîné, pour troisieme &
 quatrieme Califes légitimes, depuis Ma-
 homet.

[681.]

La mort d'Houssein n'éteignit point les
 révoltes. Aussi-tôt que sa déplorable fa-
 mille fut de retour à Médine, le peuple,
 rempli de la mémoire de cet infortuné
 prince, crut devoir secouer le joug des
 Califes Ommiades; & la religion, qui
 étoit toujours le motif de ces guerres, les
 y portoit. Des ambassadeurs, qu'ils avoient
 envoyés à Damas, mécontents d'Yézyd,
 qui cependant les avoit bien reçus, pu-
 blièrent, à leur retour, qu'ils venoient d'au-
 près d'un prince dont la conduite scan-
 daleuse déshonoroit le Musulmanisme;
 qu'il buvoit du vin, & s'enyvroit souvent;
 qu'il ne pensoit qu'à ses baladins, à ses
 chanteuses, à ses chiens, & qu'il passoit
 toutes les soirées à s'entretenir avec des
 gens méprisables & des musiciens. C'en
 étoit trop pour animer une ville scrupu-
 leuse à l'excès, & qui ne s'étoit soumise

qu'à regret à la puissance des Ommiades. Un seul obstacle les arrêtoit ; ils ne pouvoient mettre à leur tête ni Ali , ni Amrou , qui n'étoient encore que des enfans. Il falloit opposer du courage & de l'expérience à un prince trop bien affermi sur le trône de Mahomet. Après une mûre délibération , ils choisirent Abdallah , fils de Zobéir , de la famille d'Ali , personnage aussi prudent que brave , & dont les partisans nombreux formoient déjà une faction redoutable. Tous les citoyens se transporterent à la mosquée ; & le premier d'entr'eux s'écria : « Je dépose Yézid » du Califat , comme j'ôte ce turban de » dessus ma tête. — Je dépose Yézid , du » Califat , dit le second , comme j'ôte ce » foulard de mon pied. » Tous les Médi-
nois ayant suivi cet exemple , en un instant la terre fut couverte de turbans & de foulards. Ils chasserent tout ce qui tenoit dans la ville pour la famille des Ommiades , & prirent des mesures sages pour que toutes les villes de l'Arabie se déclarassent en faveur du nouveau monarque qu'ils venoient de proclamer.

[682.]

Ce ne fut qu'avec la dernière surprise qu'Yézid apprit , à Damas , que sa clémence pour la famille d'Ali avoit encouragé les

rebelles. Il envoya aussitôt une armée nombreuse en Arabie, qui, sous la conduite d'un capitaine habile, nommé Meslem, marcha droit à Médine. Cette cité féditieuse ferma ses portes aux troupes du Calife, & se disposa à supporter toutes les rigueurs de la guerre, plutôt que de reconnoître pour maître le fils de Moavie. Meslem la presse, durant trois jours, de se rendre. Ces sommations sont rejetées avec dédain; & le général Syrien commence les travaux du siège. Il fut long & meurtrier, sans qu'Abdallah, qui songeoit à conquérir le reste de l'Arabie, se mît en devoir de secourir la ville qui l'avoit élu. Après trois mois de résistance, Médine fut prise & saccagée, sans respect pour l'honneur qu'elle avoit de renfermer dans son sein le sépulcre du prophète. Le soldat vainqueur n'épargna que la famille d'Ali, selon l'ordre qu'il en avoit reçu du Calife.

— [683.] —

Tandis que la victoire suivoit les drapeaux d'Yezid en Arabie; tandis que son général assiégeoit le Calife Arabe dans la Mecque, & menaçoit son nouveau rival d'une chute prochaine, ce prince descendit au tombeau à l'âge de trente-neuf ans. Monarque méprisable, qui ne se soutint

sur le trône, que par le zèle des Syriens pour sa maison. Il aimoit la poésie; il cultivoit lui-même cet art, dans lequel sa mere l'avoit formé, & ses vers furent applaudis par ses contemporains: mais son principal talent étoit de faire une partie de débauche. Son impiété, son avidité, ses désordres, & sur-tout la mort d'Hofsein, l'ont fait détester par la moitié des Musulmans, qui ne prononcent encore aujourd'hui son nom qu'avec cette imprécation: Que Dieu le maudisse! Il avoit pour devise: « L'Eternel est notre seigneur. » Son règne, qui ne fut que de trois ans & demi, fut signalé par la conquête de quelques provinces, débris de l'empire des Perses.





MOAVIE II.

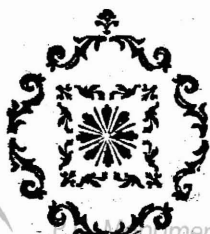
[683.]

A PEINE Yézyd fut-il mort, que Moavie, son fils, fut proclamé Calife à Damas. Ce prince, avant de monter sur le trône de Mahomet, consulta son précepteur, pour sçavoir s'il accepteroit le sceptre. « Si vous vous sentez assez de force » pour rendre exactement la justice à vos » sujets, lui répondit cet homme, & pour » remplir tous les devoirs de cette dignité » suprême, acceptez-la ; mais, si vous » vous croyez trop foible pour un fardeau » si pesant, gardez-vous de vous en charger. » Moavie voulut essayer ses forces ; mais il fut bientôt fatigué d'une grandeur importune ; & , fix semaines après son intronisation, il résolut de s'en dépouiller. Il aimoit la retraite ; & , le jour où, pour la première fois, il l'avoit quittée pour ceindre le diadème, il avoit fait graver sur son sceau cette devise qui manifestoit ses sentimens : « Le monde n'est que tromperie. » Il venoit d'en éprouver la vérité ; il assembla donc les grands & le peuple, & leur

tint ce discours: « Moavie I, mon ayeul,
 » arracha le sceptre de Syrie au gendre
 » du prophète, Calife légitime, plus grand,
 » plus noble, plus vertueux que Moavie,
 » qui ne fut qu'un usurpateur. Yézyd, mon
 » pere, a causé la mort d'Hosseïn, petit-
 » fils du prophète, qu'il eût dû révéler &
 » servir. Je ne veux pas retenir davantage
 » une autorité si injuste; je vais pleurer
 » dans le silence, & demander au pro-
 » phète qu'il pardonne à ma maison tous
 » les crimes commis contre la sienne. »
 Les Syriens, furieux de l'abdication de
 leur prince, s'en vengerent, dit-on, sur
 le précepteur de ce monarque, qu'ils accu-
 sèrent de lui avoir inspiré des sentimens si
 modérés. Cet homme fut enterré vif par
 le peuple. Mais Moavie persista dans la
 résolution qu'il avoit prise. En vain toute
 la Syrie le pressa de la changer; jamais on
 ne put l'engager à remplir aucunes fonc-
 tions ni du sacerdoce ni de l'empire. Il se
 renferma dans une chambre, dont il ne
 sortit point jusqu'à sa mort, qui suivit
 d'assez près son abdication, & qui fut cau-
 sée par la peste, selon quelques-uns; &
 selon d'autres, par le poison. La mort
 d'Yézyd, & la retraite de son successeur,
 avoient rendu redoutable le parti d'Ab-
 dallah. Un grand nombre de provinces le

reconnoissoient pour souverain; il avoit à ses ordres des armées aguerries, des capitaines intrépides; & les plus fortes places de l'empire lui étoient dévouées. On crut qu'il seroit dangereux de lui résister. D'ailleurs, les principaux Syriens sentoient tout l'avantage qu'il y auroit à réunir pour jamais les forces de la puissance Musulmane. Ainsi, les différentes factions concouroient à l'élection du prince Arabe, lorsque, par une conduite trop cruelle, il aliéna tous les esprits, & rendit implacable cette division qui déchiroit déjà l'empire de Mahomet, & qui ne s'éteignit que dans des flots de sang. On apprit en Syrie qu'Abdallah avoit fait égorger tout ce qui restoit à la Mecque de la maison d'Ommiah, & des serviteurs qu'elle y avoit en grand nombre; & que les cruautés que le Calife exerçoit n'avoient ni motifs ni mesures. Les Syriens renoncèrent aussitôt au projet de placer ce barbare sur le trône. Mervan, de la race d'Ommiah, qui le premier avoit proposé de se soumettre à Abdallah, fut élu Calife à Damas, à la place de Moavie II, à condition qu'il épouseroit la veuve d'Yérid, & qu'il remettroit la souveraine autorité à Caled, fils de ce prince, encore trop jeune pour en porter le poids. Mais cette élection

n'affoiblit point la puissance d'Abdallah, qui se maintint toujours en Arabie, malgré le sang qu'il y versoit. Les Arabes, presque tous partisans zélés des Alides, le soutenoient par haine pour les Syriens, qu'ils regardoient comme des schismatiques, & comme les esclaves de la tyrannie.



Monumental de la Alhambra y General
CONSEJERÍA DE CULTURA

TA DE ANDALUCIA

ABDALLAH, *Calife en Arabie ;*

ET

MERVAN I, *en Syrie.*

[685.]

QUOIQUE les Syriens eussent proclamé Mervan, Abdallah cependant avoit encore en Syrie une faction puissante, dont un homme de grande distinction & d'une rare valeur, appellé Déhac, étoit le chef. Le souverain de Damas voulut essayer de le gagner; mais ses efforts furent inutiles : on en vint aux mains, & Déhac périt dans le combat avec la plus grande partie de ses troupes. Mervan, dans cette occasion, fit éclater une rare modération. Voyant les ennemis en déroute, il défendit à ses soldats de les poursuivre, & fit sonner la retraite. Quand on lui apporta la tête de Déhac, il versa des larmes ; & , réfléchissant sur son grand âge : « Hélas ! s'écria-t-il , falloit-il donc » qu'un vieillard comme moi, dont les » forces sont épuisées , & qui est sur le » bord du tombeau, donnât une bataille » qui a coûté la vie à tant de braves Mulsulmans ? »

Cette

Cette victoire affermit l'autorité du Calife Syrien ; & sa sensibilité & sa clémence , qui contraſtoient avec la barbarie de ſon rival , lui acquirent une foule de ſujets : mais il ne jouit pas long-tems de cet avantage. Il avoit juré de laiſſer le trône à Caled , fils d'Yéزيد : au mépris de ſon ſerment, il y fit aſſeoir Abdalmélec , ſon fils. Caled, irrité de cette injuſtice, vint trouver le prince , & l'accabla de reproches. Mervan le fit chaffer de ſa préſence ; & le jeune prince alla ſe plaindre à ſa mere , qui réſolut de venger ſon fils. Tandis que Mervan dormoit , elle ſe rendit auprès de ſon lit, lui mit ſur le viſage un oreiller de plumes, & ſe tint aſſiſe deſſus, juſqu'à ce qu'il fut expiré : enſuite elle dit au peuple qu'une mort ſubite avoit enlevé le Calife. Ce monarque avoit, ſelon l'opinion commune, ſoixante-& onze ans lorſqu'il mourut. Son fils lui ſuccéda ſans contradiction , & fut reconnu pour ſouverain , par la Syrie & par l'Egypte.





ABDALLAH, *Calife en Arabie;*

ET

ABDALMÉLEC, *en Syrie.*

[685.]

LORSQU'ON vint annoncer à Abdalmélec la nouvelle de son exaltation, il étoit assis sur le seuil de sa porte, tenant en main l'Alcoran, sur lequel il méditoit. Quand les députés l'eurent salué, il ferma le livre, & lui dit: « Il faut » maintenant que je te quitte. »

Le premier usage que le nouveau monarque fit de sa puissance, fut d'ordonner que le pèlerinage que les Syriens avoient fait jusqu'alors à la Mecque, se feroit désormais à Jérusalem. Abdalmélec ne vouloit point que les états de son ennemi fussent enrichis des sommes immenses que ses sujets portoient chaque année à la Mecque. Ainsi, dans ces tems d'enthousiasme & de ferveur, la religion cédoit déjà aux raisons d'intérêt.

[686.]

L'empire de Mahomet paroissoit être partagé entre les Omniades & les Alides.

Toutefois , les enfans d'Ali vivoient à Médine dans une obscure tranquillité; tandis qu'Abdallah, leur parent éloigné, usurpoit un trône qu'il avoit paru d'abord ne défendre que pour eux. Mahomet & ses freres, petits-fils d'Hossein, car l'histoire ne dit plus rien de ses fils, descendoient en ligne directe du fondateur de la loi Musulmane, par Fatime, sa fille unique, épouse d'Ali. Des droits si-certain au Califat inquiéterent Abdallah, quoique celui qui pouvoit les faire valoir parût n'y pas songer. Le Calife Arabe prétendit exiger du jeune Mahomet un serment de fidélité, que le descendant du prophète étoit trop fier pour prêter à personne. Abdallah, irrité de ce refus, fit au même instant emprisonner tous les Ali-des, ne leur donnant que peu de jours, ou pour se soumettre à sa puissance, ou pour se résoudre à périr dans les supplices. Mais le Ciel trompa sa barbare résolution; & pensa faire retomber sur sa tête le glaive dont il menaçoit cet illustre famille.

Quelque tems après la mort d'Hossein, les Cusiens, honteux d'avoir abandonné ce prince, s'étoient révoltés contre Obéidalla, leur gouverneur, dont la cruauté n'avoit point de bornes. Ils l'avoient forcé à prendre la fuite, déguisé en femme; &

mettant à leur tête un homme brave & intrépide, appelé Moctar, zélé partisan des Alides; ils ne cessèrent de lui faire la guerre, jusqu'à ce qu'ils eussent assouvi leur haine dans son sang. Cette victoire des Cusiens affermit & augmenta l'autorité de leur chef, qui compta bientôt sous sa domination toutes les villes de l'Irac-Arabique, & qui se vit en état de faire tête à la fois au monarque Syrien & au souverain de la Mecque. Il alloit marcher contre les troupes d'Abdalmélec, lorsqu'il reçut, de la part des Alides, une lettre où leur triste situation étoit détaillée en termes énergiques. Aussi-tôt Moctar assemble les Cusiens, leur apprend le malheureux sort qui menace la famille du prophète: « Ces infortunés, leur dit-il, sont enfermés comme des brebis qui n'attendent que le moment d'être conduites à la mort. Mais je les assisterai puissamment, & je leur enverrai divers corps de troupes, qui, semblables aux flots de la mer, se pousseront les uns les autres pour engloutir le tyran. »

Six compagnies de cent guerriers déterminés s'avancent successivement vers la Mecque, lorsqu'Abdallah faisoit tout disposer pour le supplice des Alides; elles forcent la prison; elles délivrent les infortunés qui la remplissent, & se saisissent

du Calife qu'elles veulent faire mourir. Mahomet arrête leur vengeance ; & cette grande affaire qui paroïssoit ne devoir finir que par l'effusion du sang Musulman, le prince outragé la termine en pardonnant au fils de Zobéir. Mais le monarque n'imita pas cette douceur à l'égard de Moctar ; &, résolu de punir ce général de son trop grand zèle pour la maison d'Ali, il fit marcher contre lui une armée nombreuse, sous les ordres de Mossab, son frere. Moctar étoit un des plus grands capitaines de son siècle. Il avoit battu tous les généraux d'Yérid, de Mervan & d'Abdalmélec : il se flatta que la victoire suivroit encore ses drapeaux dans cette circonstance ; &, plein d'un courage héroïque, il alla lui-même présenter la bataille à ceux qui avoient dessein de le prévenir. Elle fut opiniâtre, sanglante, & telle qu'on peut se la figurer entre des guerriers que le fanatisme de la religion anime. Mais enfin la fortune, qui s'étoit si constamment attachée à Moctar, abandonna ce grand homme. Malgré des prodiges inouis de valeur, il fut défait, & tué sur un monceau d'ennemis qu'il avoit immolés. Il avoit été reconnu Calife par la plus grande partie de l'Irac ; &, durant son élévation, il avoit fait trancher la tête à près de cinquante mille ennemis de la fa-

mille de Mahomet. Sa mort, la défaite de son parti, & sur-tout la nécessité de défendre l'Arabie contre les entreprises d'Abdalmélec, réunirent bientôt tous les Arabes sous l'autorité d'Abdallah; & les intérêts de la maison d'Ali céderent pour un tems à la cause commune.

[688.]

A quels excès ne porte point une haine que la rivalité fait naître ? Abdalmélec, dans son enfance, alloit souvent chez une vieille parente avec un cousin de son âge, appelé Amrou. Cette femme les aimoit tous deux tendrement : elle les louoit ; elle les caressoit tour-à-tour, pour exciter alternativement leur jalousie ; elle ne vouloit jamais qu'ils mangeassent ensemble, qu'ils s'enbrassassent, qu'ils se fissent la moindre amitié ; au contraire, elle les animoit sans cesse l'un contre l'autre, croyant développer par-là les facultés de leur ame : mais cette imprudente méthode, loin de réussir au gré de celle qui l'employoit, ne servit qu'à jeter dans les cœurs de ces deux Musulmans, les germes funestes d'une haine qui crut avec l'âge, & qui ne se calma que par une scène d'horreur.

Amrou s'étoit flatté de succéder à Merwan ; mais ce Calife avoit placé son fils,

sur le trone; &, lorsqu'Abdalmélec partit de Damas pour marcher contre Abdallah, Amrou vint le trouver, & lui dit :
 » Votre pere Mervan m'avoit promis de
 » me donner l'empire à sa mort. Dans
 » cette espérance, j'ai toujours combattu
 » pour ses intérêts; & vous avez vu vous-
 » même les fatigues que j'ai essuyées pour
 » le servir. Seigneur, je vous demande
 » aujourd'hui l'exécution des promesses de
 » votre pere; &, puisque vous partez pour
 » l'Arabie, assurez-moi la chaire du pro-
 » phète après vous.» Abdalmélec rejeta
 cette proposition; &, Amrou plein de dé-
 pit, étant revenu à Damas dont il étoit
 gouverneur, se révolta contre le Calife.
 Ce prince l'apprit, & regagna sur le
 champ la capitale. Il y eut entre les deux
 rivaux, durant plusieurs jours, des éscar-
 mouches très-vives dans les rues de cette
 ville. Enfin, ils étoient sur le point de
 décider leur querelle par un combat gé-
 néral, lorsque les femmes, sortant des mai-
 sons avec leurs enfans, se mirent à crier
 aux deux partis: « Disciples du grand
 » prophète, jusqu'à quand vous ferez-vous
 » la guerre, & vous détruisez-vous les
 » uns les autres au sujet du Califat? » El-
 les eurent bien de la peine à séparer les
 combattans, qui partageoient la rivalité
 de leurs chefs. Cependant elles en vinrent

à bout ; & les deux princes s'accorderent à l'amiable.

Ce n'étoit qu'une reconciliation feinte, du moins de la part du Calife. Disputer le trône à son souverain, est un crime qui ne se pardonne guères. Trois ou quatre jours après la conclusion du traité, Abdalmélec envoya prier Amrou de le venir trouver. Amrou étoit alors avec sa femme & deux ou trois de ses amis, qui lui conseillèrent de ne pas s'aller mettre à la discrétion d'un prince dont il connoissoit la haine implacable. Il méprisa cet avis ; & résolut de risquer l'aventure. En sortant de sa maison, il fit un faux pas : sa femme en tira un mauvais présage, & s'efforça de nouveau de l'arrêter ; mais inutilement. Il mit son épée à son côté, & prit avec lui cent hommes pour l'accompagner. Quand il fut arrivé chez le Calife, on le laissa entrer ; mais on ferma la porte à ses gens. Le prince reçut son cousin avec toutes les marques équivoques de la politesse ; il le fit mettre à son côté, sur le lit de repos où il étoit assis lui-même ; mais enfin, après une longue conversation, il ordonna à un esclave de défarmer Amrou. Ce Musulman veut s'y opposer : « Eh ! quoi, » mon cousin, lui dit le Calife, « pré- » tendez-vous être assis à côté de votre » souverain avec votre épée ? » Amrou

rend donc son arme ; & alors Abdalmélec lui déclare que , lorsqu'il s'étoit révolté contre lui , il avoit fait serment de le mettre dans les fers si jamais il tomboit en son pouvoir. En même tems il tire de dessous son oreiller des fers , qu'on lui met , par son ordre , aux pieds & aux mains. Ensuite il le pousse avec tant de violence contre le lit de repos , qu'il en a deux dents cassées. Abdalmélec les ramasse ; & , les tenant entre ses doigts : » Mon cousin , lui dit-il , voilà deux de » vos dents : après cela jamais vous ne » vous racommoderez avec moi. Je vais » donc vous faire trancher la tête. » Il parloit encore lorsque les crieurs publics annoncerent la priere du soir. Abdalmélec se transporte à la mosquée , & charge un de ses freres d'exécuter Amrou. Mais ce prince , touché de compassion pour l'affreux destin de son parent , laisse tomber le glaive , lorsqu'il est sur le point de frapper Amrou , & se retire en détestant la barbarie du Calife.

Le monarque resta peu de tems à la mosquée ; & , lorsqu'il reprenoit le chemin de son palais , le peuple ne voyant pas Amrou avec lui , selon la coutume , en instruisit un frere de ce Musulman , nommé Yahia. Celui-ci , se doutant bien du triste sort qui menaçoit son frere , se

joint à quelques-uns de ses amis, & , suivi de mille esclaves, vole au palais du Calife, enfonce les portes, tue les gardes, & menace Abdalmélec d'une mort prochaine. Ce prince immoloit alors le malheureux Amrou à sa vengeance. Surpris à son retour de voir encore son ennemi vivant, il se fit apporter une lance, dont il le frappa. Le coup glissa, parce qu'Amrou s'étoit couvert d'une côte de maille. Le Calife s'en apperçut, & dit avec un ris moqueur : « Oh ! oh ! mon cousin, » vous êtes venu bien préparé. » Alors il demanda son épée, & ayant fait coucher Amrou sur le dos, il lui donna la mort. Mais à peine l'eut-il frappé, qu'un tremblement soudain s'empara de tous ses membres : on fut obligé de l'emporter, & de le mettre sur son lit de repos.

Cependant Yahia combattoit avec succès pour délivrer Amrou : il étoit sur le point d'entrer dans la chambre du Calife, malgré la vive résistance de ceux qui la défendoient, lorsqu'il vit tomber à ses pieds la tête de son malheureux frere. Pour appaiser la fureur de ses soldats, on leur jette de l'argent en abondance, & en même tems on l'arrête prisonnier ; il n'évite la mort, que par les sollicitations pressantes de tous les Ommiades, qui forcerent le Calife de lui pardonner son zèle. Quand les esclaves,

qu'il commandoit, virent la prise de leur maître & la tête d'Amrou, ils cessèrent de combattre, pour ramasser l'argent qu'on leur prodiguoit. Mais ils ne jouirent pas long-tems de ces richesses; car Abdalmélec, qui étoit extrêmement avare, leur ordonna, sous peine de la vie, de les reporter dans le trésor public. Ensuite ce prince envoya demander à la femme d'Amrou les articles de l'accord qu'il avoit fait avec son mari, & qu'il avoit signés :
 » Ils sont renfermés dans le tombeau
 » d'Amrou, répondit cette femme, afin
 » qu'ils lui servent pour plaider sa cause
 » devant Dieu, contre Abdalmélec. »

[690.]

Abdallah faisoit d'inutiles efforts contre les généraux d'Abdalmélec, pour soutenir en Arabie son trône chancelant. Mossab seul, son frere, résistoit encore, par son grand courage, aux troupes du Calife Syrien, & la chute de ce capitaine devoit entraîner celle du monarque Arabe. Abdalmélec, qui avoit déjà gagné par ses émissaires les principaux habitans de l'Irac, résolut d'achever l'ouvrage de sa grandeur, en abbatant son rival. Il se mit à la tête d'une armée redoutable, & marcha lui-même contre Mossab. Les deux partis se rencontrèrent dans une vaste plaine, nom-

mée Masken ; & , dès le lendemain , ils se livrerent bataille. Elle ne fut ni longue ni cruelle. Les Irakiens , & la plûpart des foldats de Moffab , l'abandonnerent au premier choc , pour se ranger sous les drapeaux Syriens ; & ce capitaine , désespéré de cette lâche désertion , chercha la mort dans un gros d'ennemis. Cette victoire ouvrit au Calife les portes de Cufa. Il y entra en conquérant débonnaire , & signala son triomphe par de grandes largesses qu'il fit au peuple. Il donna ensuite un festin magnifique , où tout le monde étoit bien reçu. On vit au nombre des convives un noble Cufien , vieillard que son grand âge & sa prudence rendoient vénérable. Le prince le fit asseoir auprès de lui après le repas , & le pria de l'instruire des antiquités du château dans lequel ils se trouvoient actuellement. Hareth , c'étoit le nom du vieillard , commençoit toutes ses narrations par ces mots : « Ceci étoit , » cela étoit , cet homme étoit. » Cette maniere de s'exprimer , nouvelle pour Abdalmélec , fit faire à ce prince de tristes réflexions ; il garda long-tems le silence , & ne l'interrompit que pour s'écrier : « Hélas ! tout ce qui est nouveau tombe » en décadence. Les hommes sont aujourd'hui , pour n'être plus demain. O mortels » tels insensés ! donnez-vous du plaisir ou

» de la peine, c'est la même chose : ce
 » qui est passé ne reviendra plus, & ce
 » qui est présent s'évanouit comme l'om-
 » bre. » Tandis qu'Abdalmélec s'occupoit
 de ces affligeantes pensées, on vint lui
 apporter la tête de Mossab. Hareth, à
 cette vue, reste immobile. Le Calife lui
 demande la cause de sa surprise : « Sei-
 » gneur, lui répond le vieillard, ce qui
 » me frappe en ce moment, c'est que j'ai
 » vu présenter, dans ce même château,
 » la tête d'Hossein à Obéïdalla, celle d'O-
 » béïdalla à Moctar, celle de Moctar à
 » Mossab, & voilà celle de Mossab qu'on
 » vous présente maintenant ! » Abdalmé-
 lec fut troublé de ce discours : il crut
 voir dans ces vicissitudes d'évènemens un
 funeste présage ; & , pour le détourner, il
 fit à l'heure même abbatre le château.

✻ [691.] ✻

La défaite de Mossab n'intimida point
 Abdallah ; il ne comptoit plus que Mé-
 dine & la Mecque sous son obéissance ;
 mais la grandeur de son courage lui te-
 noit lieu de forces. Il voulut inspirer sa
 valeur à son peuple. Il le fit assembler, &
 lui tint ce discours : « Il est venu de l'Irac
 » une nouvelle qui nous cause en même
 » tems de la tristesse & de la joie. C'est
 » la mort de Mossab, à qui Dieu fasse

» miséricorde ! Ce qui nous réjouit dans
» cette mort, c'est qu'elle procure la cou-
» ronne du martyr à celui qui l'a souf-
» ferte. Ce qui nous afflige, c'est le cha-
» grin qu'elle va causer à ses amis. Mais
» le sage doit avoir recours à la patience,
» qui est la plus noble consolation. Quant
» à moi, ce n'est pas d'aujourd'hui que
» j'éprouve des revers ; & , si je suis main-
» tenant affligé de la mort de mon frere,
» je ne le fus pas moins autrefois de celle
» de Zobéir, mon pere. Au reste, Mos-
» sab étoit un serviteur de Dieu, & il
» soutenoit le parti de la justice. Mais les
» Irakiens sont des perfides qui l'ont misé-
» rablement trahi pour un vil intérêt. Nous,
» au contraire, nous combattons géné-
» reusement pour la défense de la vérité ;
» l'infame lâcheté ne scauroit entrer dans
» nos cœurs, & notre partage est de mou-
» rir les armes à la main. Jamais l'Eter-
» nel n'affoiblit celui qui défend la vé-
» rité, quand même il seroit seul ; & ja-
» mais il ne fortifie celui qui suit les éten-
» dards de Satan, quand même le monde
» entier se réuniroit pour le soutenir. Ce
» monde n'est propre qu'à séduire les hom-
» mes, & à les éloigner du souverain Roi,
» dont la domination sera éternelle. Si ce
» monde trompeur me regarde favorable-
» ment, je ne m'en réjouirai pas avec ex-

» cès ; & , s'il m'abandonne , je ne m'en
 » affligerai pas d'une maniere indigne de
 » mon rang. Voilà tout ce que j'avois à
 » vous dire. Souvenez-vous que c'est la
 » cause de Dieu , & non la puissance
 » d'Abdallah que vous allez défendre. Je
 » lui demande pardon & pour vous &
 » pour moi. »

[692.]

Tandis que le fils de Zobéir excitoit ses
 sujets à soutenir ses droits, son rival songeoit à lui ravir le jour & les foibles restes de ses états. Un guerrier intrépide, appelé Hégiage, nom fameux chez les Musulmans, vint trouver ce prince & lui dit : « Commandant des Fidèles, j'ai eu
 » cette nuit un songe, dans lequel il me
 » sembloit que je faisissois Abdallah, &
 » que je lui tranchois la tête. Confiez-moi
 » la conduite de cette guerre, & vous
 » aurez lieu d'être satisfait de mes services. » Abdalmélec fut charmé de ce discours ; & , comblant d'éloges le zèle de ce capitaine, il le fit marcher, à la tête d'une grande armée, contre la Mecque, où le prince Arabe s'étoit fortifié.

Le général Syrien paroît devant cette ville ; & , sans respect pour la Caaba, il fait jouer ses machines de guerre durant huit mois avec un fracas horrible.

Il survient des éclairs & des tonnerres épouvantables. Les Syriens, saisis d'effroi, s'imaginent que le ciel veut venger l'injure faite au temple du Dieu véritable. Hégiage les rassure ; &, saisissant une des pierres que lançoient ses ballistes, il la jette avec une fronde contre la place assiégée. Ses guerriers suivent son exemple. Mais, le lendemain, un nouvel orage, qui leur tue douze officiers, les plonge dans de nouvelles terreurs : « Mes amis, cessez » de craindre, leur dit Hégiage. Je suis » d'une province où ces tempêtes sont or- » dinaires. Ne songez qu'à la victoire que » vous allez remporter. Les assiégés souf- » frent bien plus que nous. » Le jour sui- » vant, il y eut encore un autre orage, & la foudre écrasa quelques guerriers du parti d'Abdallah. Toute l'armée Syrienne fut témoin de leur mort. Hégiage, en habile capitaine, profita de cet événement pour encourager de nouveau ses troupes : « Vous » voyez, leur dit-il, que le ciel n'épar- » gne pas plus vos ennemis que vous. La » différence qu'il y a entre vous & eux, » c'est que vous obéissez à Dieu, & qu'ils » se révoltent contre sa loi sainte. » Ainsi l'on continua les travaux du siège.

Cependant tous les amis d'Abdallah l'abandonnoient. Dix mille habitans de la Mecque, & deux de ses fils, allèrent en un

un même jour se rendre au capitaine d'Abdalmélec. Il ne lui restoit plus qu'un petit nombre de gens fidèles, avec lesquels il ne pouvoit tenir long-tems. Dans cette extrémité, cet infortuné prince alla trouver sa mere, fille d'Abubècre, premier Calife. Elle avoit alors plus de quatre-vingt-dix ans, & c'étoit une femme d'un courage extraordinaire. « Tout le » monde m'abandonne, lui dit-il; mes » parens, mes enfans même me délaissent. » Je me trouve seul au milieu d'une multitude d'ennemis. Si je me rends, j'obtiendrai de mon rival tout ce que je puis souhaiter en ce monde. O ma mere! que me conseillez-vous de faire? — je vous conseille de mériter en mourant la couronne du martyre, répondit cette héroïne. Vous ne pouvez plus rester long-tems sur la terre: sacrifiez au Très-Haut les restes de vos jours. — O ma mere! c'est ce que j'ai toujours désiré. Ainsi regardez-moi dès aujourd'hui comme un homme mort. » En prononçant ces mots, il se jette à son cou, & l'embrasse tendrement. « O ma mere! lui dit-il encore, je crains moins de mourir que d'être exposé, après ma mort, aux insultes de mes ennemis. — Mon fils, répond cette femme courageuse, une brebis tuée sent-elle quand on l'écorche? »

An. Arabes,

O



Elle l'exhorte de nouveau à s'armer d'une généreuse résolution , à périr en digne Musulman ; & , pour l'animer davantage , elle lui donne un breuvage de musc. Abdallah quitte son palais , court aux ennemis , les attaque seul , en immole un grand nombre , & les oblige trois fois de reculer. Sa valeur les étonne : ils n'osent l'approcher , & lui jettent de loin des pierres qui le font tomber couvert de blessures. Alors il se précipitent sur lui , & lui coupent la tête. Ainsi périt Abdallah à l'âge de soixante & douze ans. Son grand courage & ses talens militaires le firent estimer de ses ennemis même , & sa rare piété le rendit vénérable à tous les Musulmans. Il étoit si recueilli quand il faisoit ses oraisons , que tous les objets extérieurs ne pouvoient distraire la profonde contemplation de son ame anéantie devant la Majesté Divine. On dit qu'un jour , tandis qu'il méditoit , un pigeon vint se reposer sur sa tête , & qu'il y resta longtems sans que le prince s'en apperçut. Mais il ternissoit l'éclat de ces belles qualités par une avarice sordide , qui rendit son nom synonyme avec celui de ce vice honteux. C'est peut-être sur ce défaut qu'est fondée l'exagération d'Abulféda , qui dit que ce calife porta durant quarante ans les mêmes habits , sans les quitter. La famille de

Zobéir, pere de ce prince, passoit, parmi les Arabes, pour être sujette à la folie : si cette opinion étoit vraie à l'égard des parens d'Abdallah, au moins elle cessoit de l'être à l'égard de ce monarque, qui se distingua toujours par une rare sagesse & par une profonde prudence; &, si l'on pouvoit à ce sujet lui faire quelques reproches, on ne blâmeroit guères que ce zèle indiscret qui l'arma contre la maison d'Ommiah, lorsque cette puissante famille alloit le reconnoître pour son souverain.

[693.]

La mort d'Abdallah rendit son heureux rival maître de toutes les provinces de l'empire Musulman; & tous ceux qui n'avoient qu'une même croyance, furent enfin soumis, après tant de divisions sanglantes, à un même sceptre. Pour récompenser la valeur fortunée d'Hégiage, Abdalmélec lui donne le gouvernement des nouvelles conquêtes. Ce général se transporte à Médine, dont il traite les habitans avec une verge de fer. Il les faisoit conduire à son tribunal sans aucun sujet, & les faisoit expirer dans les supplices malgré leur innocence. Ces infortunés se croyoient heureux, lorsque leur barbare gouverneur se contentoit de les faire marquer à la main & au cou avec un fer chaud.

O ij

[694.]

Hégiage se rend à Cufa à la tête de cinq mille cavaliers ; le peuple, curieux de voir un homme si redoutable, court en foule sur son passage. « Dans peu vous » me connoîtrez , » disoit-il d'un ton terrible, en traversant les flots de la multitude. Il va droit à la mosquée ; & , du haut de la tribune, il tient aux citoyens ce discours effrayant : « Peuple de Cufa, je » viens prendre possession de la puissance » que Dieu m'a donnée sur vous. Si je » l'exerce impitoyablement, ne croyez » pas qu'après ma mort vous serez plus heureux. Car, si vous ne changez de conduite, le Tout-Puissant, dans sa juste » colere, vous donnera peut-être un autre » gouverneur qui sévira contre vous d'une » maniere plus rigoureuse encore. Voulez- » vous que le prince soit doux & mo- » déré ? foyez vous-mêmes doux, mo- » dérés, justes & dociles. Les bons ou » mauvais traitemens qu'il exerce envers » vous, n'ont pour principe que vos bonnes ou mauvaises qualités. On peut justement comparer le prince à la glace d'un » miroir. Tout ce que vous voyez dans » cette glace, n'est qu'un renvoi des objets que vous lui présentez. »

Le lendemain de son arrivée, on vint

lui dire qu'il s'étoit élevé une vive dispute dans une rue de la ville. Il y court; on le voit: tout se calme. On le suit à la mosquée; & là, après avoir gardé durant quelque tems un silence farouche, il l'interrompt par ces mots: « Irakiens, il me » semble que je vois déjà vos têtes toutes » prêtes à être coupées & ramassées, & » vos turbans & vos barbes déjà remplis » de votre sang. »

Hégiage étoit un de ces ministres inhumains, qui regardent le reste des mortels comme nés pour l'esclavage & pour ramper fervilement devant un maître. Il croyoit que vingt millions d'hommes étoient faits pour soutenir le despotisme d'un seul; comme si le prince n'avoit pas reçu sa puissance uniquement pour le bonheur du peuple. Bien loin de croire l'autorité arbitraire contraire à la nature & à ces principes de liberté gravés dans le cœur de tous les hommes, il prétendoit que l'obéissance que l'on doit au prince, étoit plus indispensable que celle que l'on doit à Dieu. Enfin, pour excuser ces maximes & la sévérité de son gouvernement, il disoit que l'administration rigoureuse & même cruelle d'un monarque, étoit préférable au gouvernement foible & pusillanime, parce que la première ne fait tort qu'à quelques particuliers, au lieu que le

second blesse & offense tout le peuple en général.

[695.]

La cruauté d'Hégiage excite des révoltes. Il les réprime sans les éteindre; & deux Musulmans, appellés l'un Saleh & l'autre Chébib, couvrant leurs démarches du voile de la religion, profitent de la disposition des peuples pour abbatre ce ministre sanguinaire. La victoire rend d'abord leur parti formidable. Avec des forces très-inférieures, ils triomphent d'une armée nombreuse. Ils s'emparent de Cufa; & presque tout l'Irac se déclare en leur faveur. Hégiage voit la grandeur du péril, & fait de puissans efforts pour le conjurer. La fortune seconde enfin son courage. Saleh est tué dans un combat. Chébib veut envain rappeler le bonheur sous ses drapeaux; il ne survit à son collègue que pour voir la triste chute de sa courte puissance. Il est défait, & poursuivi jusqu'au fond de la Perse, où il se noye en traversant un fleuve. Avant d'être suffoqué par les eaux, il revint une première fois sur la surface du fleuve, & s'écria: » Lorsque Dieu détermine une chose, elle » arrive infailliblement. » Il parut une seconde fois, & dit encore: « Tel est le dé-

» cret du Dieu Tout-Puissant. » Les ondes lui couperent la parole, & ses sectateurs, témoins de sa mort, dirent en gémissant : « Hélas ! le commandant des » Fidèles est noyé ! » Après qu'on eut pêché son corps avec un filet, on lui coupa la tête, que l'on envoya sur le champ à Hégiage. On ouvrit son corps, & l'on trouva que son cœur étoit d'une solidité surprenante, & dur comme une pierre.

✻ [696.] ✻

Jusqu'alors les Arabes & tous les Musulmans s'étoient servis de la monnoie des Grecs. Abdalmélec en frappe le premier à son coin, & laisse à ses successeurs ce droit de souveraineté. Quand ce prince écrivoit à l'empereur de Constantinople, il commençoit toujours ses lettres par cette formule : « Il n'y a point d'autre Dieu » que Dieu; Mahomet est l'apôtre de » Dieu. » Le monarque Chrétien, offensé, fit dire au souverain de Damas que, s'il ne changeoit ces mots, il feroit mettre sur ses monnoies des légendes où Mahomet seroit désigné sous des titres qui déplairoient à ses sectateurs. Le Calife défend aussi-tôt le cours des monnoies grèques dans ses états. Il fait frapper des drachmes dont l'inscription Arabe étoit : « Dieu est

» éternel. » Les Musulmans superstitieux se plainquirent d'abord qu'on exposât le saint nom de Dieu à être touché par des mains profanes ou impures, mais ils comprirent dans la suite qu'il étoit de la dignité d'un empire comme le leur, d'avoir des monnoies particulieres. Abdalmélec voulut payer, en especes nouvelles, un tribut auquel il s'étoit soumis ; mais l'empereur ne voulut point le recevoir, & ce refus fut le prétexte d'une guerre sanglante, qui se termina par la conquête de toute l'Arménie, de l'Afrique & de Carthage. Patrice, qui régnoit alors à Constantinople, se repentit bien d'avoir été si difficile.

❧ [699.] ❧

Moyse, fils du Calife, fait mourir secrètement dans la prison un des amis du docteur Aboulaina, personnage célèbre par la justesse de ses bons mots. Quelqu'un lui demande ce qu'est devenu son ami : » Moyse l'a frappé, répond-il, & il est mort ; » allusion fine à l'histoire du législateur des Hébreux, quand il tua l'Égyptien qui maltraitoit ses freres. Le prince apprend le mot hardi du docteur ; il le fait venir, & lui fait de terribles menaces, si désormais il ne retient sa langue licencieuse. Mais Aboulaina, sans se laisser in-

timider , lui réplique par cet autre trait qui suit dans la même histoire : « Vou-
 » driez-vous me tuer aujourd'hui, comme
 » vous tuâtes hier cet autre homme ? »
 Moÿse trouva cette citation si heureuse,
 qu'il modéra sa colere, & résolut de fer-
 mer plutôt la bouche de ce docteur par
 des présens que par des menaces.

Aboulaina étoit très-pauvre ; &, pour
 acquérir des richesses, il faisoit tous les
 jours la cour au visir d'Abdalmélec : mais
 ce ministre n'étoit point libéral. La fille
 du docteur, aussi aimable que spirituelle,
 fatiguée de voir ramper inutilement son
 pere, lui dit : « Vous allez sans cesse chez
 » le visir ; ne lui parlez-vous pas de vos
 » besoins ? — Sans doute ; mais il feint
 » de ne me point entendre. — Ne voit-
 » il pas votre extrême indigence ? —
 » Hélas ! comment la verroit-il ? Il ne
 » daigne pas seulement m'honorer d'un
 » regard. — Mon pere, reprit alors la
 » jeune fille, ne servez point ces idoles
 » qui n'entendent point, qui ne voient
 » point, qui n'accordent rien aux prieres
 » des mortels. »

[701.]

Hégiage haïffoit Abdéraman, de la
 famille d'Ali : il voulut s'en défaire. Il
 l'envoie, avec des forces très-peu con-

fidérables, contre Zentil, roi des Turcs, avec ordre de porter la guerre dans le cœur des états de ce prince. Abdéraman, sans remarquer sa foiblesse, & ne consultant que son courage, se dispose à faire triompher l'étendard de Mahomet, chez un peuple qui jusqu'à ce jour avoit écarté les fers que leur présentoient les guerriers Musulmans. Il part; mais, dans sa route, il apprend que le dessein du ministre est de le faire périr avec ses troupes. Abdéraman rend publique cette perfide intention: les soldats furieux jurent la perte du cruel Hégiage, & promettent à leur chef une aveugle obéissance s'il ose se venger. Abdéraman, au lieu de combattre Zentil, fait avec ce monarque un traité d'alliance qui lui procure un renfort considérable de troupes; il revient dans l'Irac, & vole à la rencontre d'Hégiage qui s'étoit préparé à le bien recevoir. La victoire couronne dans quatre batailles les drapeaux du descendant d'Ali, dont l'armée s'étoit augmentée jusqu'à plus de cent mille hommes: mais enfin la fortune l'abandonne. Hégiage le fait poursuivre jusques dans le pays de Zentil; il est arrêté: le monarque Turc le délivre. Le ministre d'Abdalmélec l'intimide; Zentil se dispose à livrer son ami à son persécuteur. Abdéraman en est instruit; &, aimant mieux périr volontai-

rement que de se voir à la merci d'un ennemi cruel, il se précipite lui-même du sommet d'une maison fort élevée. Tous ceux de son parti, qui tombèrent entre les mains d'Hégiage, furent impitoyablement mis à mort. Deux seulement échappèrent à l'excessive sévérité de ce ministre; & ce fait est d'autant plus digne de la curiosité du lecteur, qu'Hégiage se faisoit gloire de ne pardonner à personne.

Parmi les prisonniers faits dans la dernière bataille gagnée contre Abdéraman, on remarquoit un officier qui s'étoit signalé par mille actions de bravoure. Comme on le conduisoit au supplice, il s'écria qu'il avoit une justice à demander à Hégiage. Le gouverneur, surpris, demande à cet homme ce qu'il souhaite. « Je veux » vous apprendre, dit le prisonnier, que » notre général s'étant un jour emporté » de paroles contre vous, je lui déclarai » qu'il avoit tort. -- Avez-vous quelque » témoin de ce que vous dites? reprend » le ministre. -- Oui, Seigneur, répond » l'officier; » & il lui montre un de ses camarades destiné comme lui à la mort. Hégiage; ayant appris la vérité du fait, dit au témoin: « Et toi, pourquoi ne fis-tu pas comme ton camarade? -- Tu » étois mon ennemi, lui répond fièrement » cet homme intrépide. » Le ministre leur

donne à tous deux la vie ; à l'un, pour reconnoître l'obligation qu'il lui avoit ; à l'autre, parce qu'il avoit avoué la vérité avec tant de courage & de sincérité.

Ce n'est pas le seul trait de clémence que l'histoire nous a conservé d'Hégiage. Un jour qu'il se promenoit à la campagne, il rencontra un Arabe du désert, qui ne le connoissoit point, & il lui demanda quel homme étoit cet Hégiage dont on parloit tant. « C'est un monstre qui » s'abreuve de sang, répondit l'Arabe : » — Ne me connois-tu point, reprit le » ministre. — Non, dit le Bedouin. — Hé » bien ! apprends que je suis cet Hégiage, » dont tu parles si bien. »

L'Arabe étoit perdu : une faillie d'esprit lui fauva la vie. « Et vous, dit-il, » sans s'étonner, au terrible gouverneur, » sçavez-vous qui je suis ? — Non. — » Je suis de la famille de Zobéir, dont » tous les descendans deviennent fous trois » jours de l'année, & ce jour-ci est l'un » des trois. » Hégiage se mit à rire, & récompensa d'une somme considérable la présence d'esprit de cet homme.

Une autre fois, étant à la chasse, il perdit de vue ses gens, & se trouva fort écarté dans un lieu écarté, où un Arabe faisoit paître ses chameaux. Aussi-tôt qu'il parut, les animaux s'effarouchèrent. Leur

maître eut bien de la peine à les retenir ;
 & , tout en colere , il s'écria : « Que vient
 » faire ici cet homme avec ses beaux ha-
 » bits ? que Dieu le maudisse ! » Hégiage
 feignit de ne le point entendre ; & , pre-
 nant un air poli , il falua cet incivil en
 lui souhaitant la paix. « Allez , lui répon-
 » dit l'Arabe , je ne vous souhaite ni paix
 » ni bénédiction de la part de Dieu. » Le
 ministre , loin de répondre à cette injure ,
 affecta la modération la plus héroïque ;
 & , redoublant ses manieres honnêtes , il
 pria fort humblement cet homme difficile
 de lui donner un peu d'eau pour se défal-
 térer. « Si vous voulez boire , répondit
 » l'Arabe , prenez la peine de vous baïffer ,
 » & d'en puiser vous-même ; car je ne suis
 » ni votre camarade ni votre serviteur. »
 Hégiage obéit ; & , après avoir bu , il re-
 mercia l'Arabe , & lui fit cette question :
 » Quel est , à votre avis , le plus grand
 » & le plus excellent de tous les hommes ?
 » — C'est le prophète envoyé de Dieu ,
 » répondit-il. — Et que dites-vous d'A-
 » li ? — On ne sçauroit exprimer la gran-
 » deur de ses vertus. — Que pensez-vous
 » du Calife Abdalmélec ? — C'est un
 » mauvais prince ; c'est un tyran. — Pour-
 » quoi ? — Parce qu'il nous a donné pour
 » gouverneur le plus méchant homme qui
 » soit sous le ciel. » Hégiage , voyant que

l'Arabe parloit de lui, gardoit le silence; lorsqu'il arriva qu'un oiseau, volant au-dessus de leurs têtes, fit un cri. Dès que l'Arabe l'eut entendu, il fixa ses yeux sur le ministre, & lui demanda qui il étoit. Hégiage lui ayant demandé pourquoi il lui faisoit cette question: « C'est, dit l'Arabe, parce que cet oiseau qui vient de passer, m'a dit qu'il y avoit près d'ici une troupe de gens, & que vous pourriez bien en être le chef. » Il parloit encore, lorsque les gens du gouverneur parurent, & se saisirent de l'Arabe par ordre de leur maître. Le lendemain, Hégiage fit appeller l'Arabe, & lui dit de s'asseoir à sa table. Cet homme, avant de commencer à manger, fit sa bénédiction ordinaire, & dit: « Dieu veuille que la fin de ce repas soit aussi heureuse que le commencement! » Après qu'on eut desservi, le ministre lui demanda s'il se souvenoit des discours qu'ils avoient tenus ensemble le jour précédent. « Dieu vous fasse prospérer en toutes choses! lui répondit l'Arabe; mais, quand au secret d'hier, gardez-vous bien de le divulguer aujourd'hui. — J'y consens, reprit Hégiage; mais il faut que vous choisissiez, ou de me reconnoître pour maître, & alors je vous retiendrai à mon service; ou d'être envoyé au Calife Abdalmélec

» auquel je ferai sçavoir tout ce que vous
 » avez dit de lui. — Seigneur, répartit l'A-
 » rabe, il y a, ce me semble, un troisieme
 » parti que vous pourriez prendre, & qui
 » me paroît beaucoup plus sage. — Quel
 » est-il ? — C'est de me renvoyer chez
 » moi, & de nous éviter si bien l'un &
 » l'autre, que nous ne nous rencontrions
 » plus qu'au jour du jugement. » Hégiage,
 tout farouche qu'il étoit, prit plaisir à en-
 tendre parler cet homme avec tant d'es-
 prit, lui fit donner mille drachmes d'ar-
 gent, & le renvoya chez lui comme il le
 desiroit.

Comeil, fils du célèbre Ziad, étoit un
 de ces beaux esprits qui censurent tout. La
 cruauté du gouverneur de Cufa n'avoit
 point échappé à sa critique. Hégiage le
 sçut. Par son ordre on l'arrêta ; & , quand
 on l'eut conduit devant son tribunal, il
 lui reprocha que, dans tel jardin, devant
 telles & telles personnes qu'il lui nom-
 ma, il avoit lancé plusieurs imprécations
 contre lui, en disant : « Que le Seigneur
 » noircisse sa face ! c'est-à-dire qu'il soit
 » chargé de honte & de confusion ; qu'il
 » ait le cou coupé, & que son sang soit
 » répandu. — Je conviens, Seigneur,
 » que j'ai dit tout cela, répondit Comeil,
 » mais j'étois sous une treille ; je regar-

» dois des grappes de raisins qui n'étoient
 » pas encore mûres , & je souhaitois
 » qu'elles devinssent bientôt noires , afin
 » qu'on les coupât , & qu'on en fit du
 » vin. » Cette justification ingénieuse plut
 tellement à Hégiage , qu'il renvoya Co-
 meil en sa maison , & qu'il le rétablit dans
 ses bonnes graces.

[703.]

Abdalmélec veut faire enlever de Mé-
 dine le bâton & la chaire de Mahomet ,
 pour les placer avec honneur dans la mos-
 quée de Damas. Un Médinois l'en dé-
 tourne par ce discours : « Commandant
 » des Fidèles , renoncez à ce projet témé-
 » raire : Moavie l'a tenté avant vous ; mais ,
 » dès que ce prince audacieux eut remué
 » la chaire du prophète , le soleil s'éclipsa.
 » Rappelez-vous ces paroles de l'apôtre ,
 » que la tradition nous a transmises : *Qui-*
 » *conque jurera faux sur ma chaire , aura*
 » *l'enfer pour sa demeure.* Voudriez-vous
 » donc , Seigneur , ôter aux Médinois cette
 » chaire divine , qui sert à terminer leurs
 » différends ? » Sur cette représentation ,
 le monarque renonça pour toujours à son
 dessein.

[704.]

Abdalaziz , frere du Calife , gouver-
 noit

noit depuis long-tems l'Egypte avec une puissance absolue. Pour en imposer davantage à ses sujets par la pompe du luxe, que les ames vulgaires croient compatible avec la véritable majesté, il fit élever un trône de cristal, qui lui coûta plus d'un million de dinars. Il aimoit l'agriculture; & c'étoit pour la favoriser, qu'il fit élever une colonne pour mesurer l'accroissement du Nil, dont les variations sont le principe de l'abondance ou de la misere de l'Egypte. Il protégea les Chrétiens, qui cependant le font mourir d'une maniere assez cruelle & miraculeuse, sans doute parce qu'il fut le premier qui rendit les moines tributaires, en les obligeant de payer annuellement une pièce d'or par tête. Ils disent qu'Abdalaziz étant entré dans un monastere, y vit une image de la vierge qui tenoit Jesus-Christ dans ses bras. Il l'arracha, cracha dessus, & la foula aux pieds. Mais, la nuit suivante, le Sauveur du Monde lui apparut en songe: il étoit environné d'une légion d'anges, auxquels il ordonnoit de tuer cet impie. Abdalaziz crut sentir dans le moment qu'on le perçoit d'un coup de lance. Ce songe l'effraya tellement, qu'il se réveilla tout-à-coup, & rendit les derniers soupirs dans cette même nuit.

An. Arabes.

P.

[705.]

Abdalmélec est attaqué d'hydropisie dans la soixante-deuxième année de son âge. Les médecins lui déclarent que, s'il boit, il se donnera la mort. Mais la soif qui le dévorait, devient si violente, qu'il ne peut la supporter plus long-tems. Il prie Valid, son fils aîné, de lui donner un peu d'eau. Le prince, qui vouloit prolonger les jours de son pere, refuse d'obéir. Le Calife fait les mêmes instances à Fatime, sa fille; Valid la retient: Abdalmélec le menace de le déshériter, s'il l'arrête davantage. Fatime obéit enfin, & le monarque expire quelques instans après. Sa mort arriva au mois Schaval, de la dixième de l'année Arabique; mais il avoit toujours craint celui de Ramadan, qui est le neuvième. Il disoit ordinairement qu'il cesseroit de vivre dans ce mois, parce que c'étoit celui où il étoit né, où il avoit été sevré, où il avoit appris l'Alcoran par cœur, & où il avoit été proclamé Calife. Ce prince ayant songé une nuit qu'il urinoit dans la partie la plus sacrée du temple de la Mecque, & ce songe lui étant arrivé quatre fois consécutivement, il en fut allarmé. Un habile interprète calma ses craintes, en lui prédisant que cette vi-

tion annonçoit que quatre de ses enfans jouiroient de la souveraine puissance après lui, ce qui se vérifia dans la suite. Son avarice fordide lui fit donner le surnom de Sueur de la pierre. Mais ce vice ne l'empêcha pas de faire briller la plûpart des vertus qui décorent un monarque; sagesse, courage, pénétration, prudence: seulement l'avarice les rendit moins actives, en préoccupant toujours le cœur du prince. Il avoit l'haleine si puante, qu'elle faisoit mourir les mouches qui s'arrêtoient sur ses lèvres; aussi l'appella-t-on, par ironie, le Pere des Mouches. L'inscription de son sceau étoit: « Je crois en Dieu, » notre Sauveur. »

Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

UNTA DE ANDALUCIA





VALID I.

[706.]

A PRÈS avoir célébré les funérailles de son pere, Valid fut proclamé Calife, & placé sur le trône de Mahomet aux acclamations de tout le peuple. Ce prince, à peine revêtu de la souveraine autorité, commença par signaler son goût pour la magnificence. Il fit ajouter de nouveaux bâtimens au temple de Jérusalem; & pour imiter Abdalmélec, il ordonna à ses sujets d'y aller en pèlerinage. Il rebâtit le temple de Médine, où Mahomet & les premiers Califes étoient enterrés; & pour lui donner plus d'étendue, il fit abbatre les maisons des femmes du prophète. Cette entreprise choqua les habitans de Médine, qui reprocherent ouvertement au prince qu'il ôtoit aux Musulmans le plus beau monument que l'apôtre de Dieu leur eût laissé de sa modestie, lorsqu'ils considéroient la bassesse & la petitesse des maisons où il avoit logé ses épouses. Valid fit aussi jetter à Damas les fondemens de la plus belle mosquée que l'on eût encore vue. Il y joignit la superbe église de S. Jean-Baptiste, que les

empereurs Grecs avoient ornée & enrichie pendant plusieurs siècles. Il vouloit d'abord l'acheter des Chrétiens. Il leur offrit quarante mille pièces d'or pour élever une basilique dans un autre endroit ; mais ils refusèrent de la céder , produisant l'acte de la capitulation par lequel on leur en avoit assuré pour toujours la possession. Valid, qui ne connoissoit d'autre acte que celui de son autorité , les voyant si difficiles , enleva le temple , & ne les dédommagea point. Ce magnifique bâtiment occupa douze mille ouvriers durant près de quinze années , & coûta quatre cents bourses de quatorze mille dinars chacune. La magnificence intérieure répondoit à celle du dehors. Six cents lampes , suspendues par des chaînes d'or , jettoient un éclat si vif , que souvent les Musulmans s'occupoient à contempler ces chefs-d'œuvres de l'art , plutôt que de rendre à la souveraine Majesté le culte qui les amenoit dans le temple. Aussi les retira-t-on dans la suite , pour y substituer des lampes de fer ; c'est sur cette mosquée que l'on vit pour la première fois ces tours , que les Arabes appellent Menarats , & les Turcs Minarets , du haut desquelles les crieurs publics annoncent le tems des prières.

[712.]

L'incontinence de Rodrigue , roi d'Espagne , & le ressentiment du comte Julien, soumettent aux Musulmans le royaume le plus florissant qui fût alors dans toute la Chrétienté. Rodrigue devenu éperdument amoureux de la jeune Cava , fille du comte , osa lui faire violence. Le fougueux Julien punit sa patrie des fautes de son maître ; il appella les Musulmans d'Afrique dans la partie d'Espagne qu'il gouvernoit. Musa , qui commandoit pour le Calife dans ces contrées , envoie des troupes au comte. En moins de trois ans , les disciples de Mahomet défont l'armée de Rodrigue , lui ôtent la vie , & font de ses vastes états une des provinces de l'empire de Valid. Dans la fuite , les conquérans , révoltés contre leurs chefs , formèrent autant de souverainetés en Espagne , qu'il y avoit de gouverneurs. Les Chrétiens profitèrent de ces divisions pour se rétablir dans leur ancienne patrie. Ils n'en avoient pas été entièrement chassés ; les montagnes des Asturies leur avoient donné des asiles : ils en fortirent peu-à-peu , & combattirent contre les infidèles , durant plus de sept cents ans , avec une fortune inégale & des succès assez lents. Mais en-

fn ils détruisirent en Espagne l'empire de Mahomet ; & cette gloire fut réservée aux rois Catholiques Ferdinand V & Isabelle (*).

[713.]

La belle mosquée de Damas avançoit ; pour la rendre vénérable , Valid entreprend d'y placer la chaire & le bâton de Mahomet , projet que Moavie & Abdalmélec avoient inutilement formé. Mais les Médinois dirent à ses commissaires :
 » Recommandez à votre maître de craindre Dieu , & de ne pas s'exposer à la colere du Ciel. » Cette remonstration satisfit le Calife ; il se désista de son dessein.

[714.]

Le fameux Hégiage tombe dangereusement malade. Près de mourir , il consulte son astrologue pour sçavoir s'il ne trouvoit point dans ses éphémérides que quelque grand capitaine dût bientôt finir ses jours. L'astrologue , après une sérieuse observation , répond qu'un grand seigneur , nommé Colaib , étoit menacé de mourir

(*) Comme l'histoire des Arabes établis en Espagne , & celle des Califes Ommiades qui les gouvernerent , appartient aux Anecdotes de ce royaume , nous y renvoyons le lecteur.